

La revue catholique des idées et des faits

Alexandre Farnèse à la bataille de Lépante et à Navarin (1571-1572)
 Ferdinand Brunetière
 Echos de la Grande Guerre
 La philosophie de Newman
 Au loin... Jadis...
 Fernand Neuray
 Pasquino ou la liberté de la pensée dans la Rome des Papes
 Le tremblement de terre
 Visite à M. Abel Bonnard

Léon van der ESSEN
 Jean VALSCHAERTS
 Comte PEROVSKY
 Marcel DE CORTE
 W.-H. HUDSON
 Baron Firmin van den BOSCH
 Philippe de ZARA
 Edgard HEUCHAMPS
 Louis CHAIGNE

Les idées et les faits : Chronique des idées : La Voix de nos Evêques, Mgr J. Schryngens.

La Semaine

Encore un projet de désarmement! Ce plan Mac Donald est-il vraiment — comme l'écrit M. Paul Struye dans la *Libre Belgique* — « un effort loyal et courageux à la fois, de conciliation »? Si oui, cet effort vient trop tard, croyons-nous. Pour concilier, il faut trouver chez les parties un minimum de désir d'entente. Ce minimum de bonne volonté, l'Allemagne ne l'a pas. Celle d'aujourd'hui, moins encore que celle d'hier!

Depuis 1918, la politique anglaise n'a cessé d'encourager la renaissance prussienne. Antifrançaise, antipolonaise, antiitalienne, mais proallemande, la politique anglaise est une des grandes responsables de la situation actuelle. *Concilier* est devenu surhumain en mars 1933. Une vague de nationalisme exaspéré soulève l'Allemagne. Le Reich n'a cessé de réarmer depuis le traité de paix. Ce n'est pas quand l'Empire est à la veille de renaître des cendres de la République que l'on pourra efficacement combattre et contenir la volonté de guerre que la Prusse exalte en Allemagne.

La volonté de guerre de Berlin : voilà le vrai et seul problème. Il ne nous paraît plus possible d'empêcher l'Allemagne de réarmer et de tenter la grande aventure... à moins que l'on ne trouve le moyen de convaincre les Allemands que toute agression prussienne provoquerait immédiatement une coalition générale contre eux.

M. Paul Struye conclut son intéressant article sur le plan Mac Donald par ces lignes :

Et il semble bien qu'on s'achemine vers ce dilemme : ou bien l'accepter tel quel, tout au moins dans ses grandes lignes et dans son esprit — ou bien condamner la Conférence (du désarmement) à l'irréremédiable échec, ce qui doit conduire au réarmement de l'Allemagne, sans aucun contrôle, à la course aux armements et aux désastreuses erreurs d'avant 1914.

Entre les deux branches de cette redoutable alternative, l'attitude des amis de la Paix ne saurait être hésitante.

L'opinion belge, dans son ensemble, se ralliera, sans enthousiasme excessif, mais dans un esprit de sincère coopération internationale, à cette transaction de la dernière heure, d'où nous vient — peut-être — le salut.

L'opinion belge ne compte guère en l'occurrence. Le plan Mac Donald prévoit la disparition de la Reichswehr et des « formations para-militaires : casques d'acier, troupes d'assaut hitlériennes, etc. ». On peut prédire que l'Allemagne hitlérienne n'acceptera pas ça. Et ce sera une preuve nouvelle, pour qui doute encore, de sa volonté de guerre! On verra bien d'ailleurs!

Que les temps sont changés! Pendant des années, les socialistes ont pratiqué vis-à-vis de l'Allemagne prussifiée la politique de l'autruche. Ils ne voulaient pas croire aux armements clandestins. Ils prêchaient le concessionnisme à outrance allant jusqu'au désarmement de la France au niveau du désarmement allemand!

Devant l'hitlérisme triomphant, suite normale de la politique suivie depuis dix ans envers l'Allemagne, volte-face complète! « Pourquoi — demande le *Peuple* — n'empêche-t-on pas l'Allemagne de réarmer? »!

« La presse nationaliste (?), qui ameutait l'opinion contre l'Allemagne tant que celle-ci fut républicaine et pacifiste, laisse faire. » Le *Peuple* ne nous dit malheureusement pas ce qu'il faudrait faire. Il accuse les nationalistes (?) de défaitisme. Ils croient tout perdu et se réfugient dans le : « que l'Allemagne réarme, mais veillons à ce que nous soyons plus forts qu'elle »!

Doctrines néfastes qui conduiront tout droit à la guerre. La course aux armements peut-elle éviter la guerre? Quel est le triste personnage qui, après l'expérience de 1914, oserait encore l'affirmer?

Le renforcement des armées française ou belge empêchera-t-il de préparer la revanche militaire? Personne ne peut le croire. Au contraire, les préparatifs militaires des autres ne serviront qu'à pousser l'Allemagne

raciste à activer son propre réarmement... si l'on ne se décide pas à astreindre le Reich au respect de ses obligations de désarmement.

A-t-on demandé officiellement à Berlin le désarmement des troupes d'assaut, la dissolution de toutes les formations semi-militaires et l'éloignement de la zone rhénane démilitarisée de toutes les organisations quasi-militaires?

Les traités de Versailles et de Locarno donnent à la France et à la Belgique le droit formel d'exiger ces mesures. Pourquoi, de toutes les stipulations des traités de paix, hésite-t-on à faire respecter les seules qui garantissent véritablement la paix et la sécurité?

Il y a là un mystère qui déconcerte une grande partie de l'opinion publique profondément pacifiste.

Certains journaux nationalistes qui, tout en faisant campagne pour de nouveaux préparatifs militaires ne semblent pas s'inquiéter outre mesure du réarmement de l'Allemagne, (*sic*) font sous-entendre qu'une injonction à l'adresse du Reich de respecter les clauses militaires des traités serait vaine. L'Allemagne s'en moquerait et continuerait à réarmer.

Etrange défaitisme! Mais si les nationalistes prétendent qu'il est déjà trop tard, qu'on ne peut plus forcer le Reich au respect des clauses militaires des traités, croient-ils que dans six mois ou un an, lorsque le réarmement de l'Allemagne sera devenu un fait, la tâche sera moins difficile?

Où croient-ils qu'il sera possible d'opposer, même à une Allemagne complètement réarmée, une puissance militaire supérieure de nature à faire hésiter les revanchards allemands ou, s'ils risquent l'aventure, à leur infliger à nouveau une défaite écrasante?

La belle perspective! Mais que ceux qu'elle n'effraie pas songent à 1914! Qu'ils se demandent s'il y aurait la moindre chance d'opposer à une Allemagne complètement réarmée et agressive une coalition militaire mondiale comparable à celle de 1914? Aucun homme sensé n'oserait s'y fier!

Ce n'est pas le renforcement de notre propre armement, ce n'est pas la course aux armements qui peut nous sauver de la guerre, mais uniquement le respect intégral des clauses militaires en ce qui concerne l'Allemagne. Plus que jamais, il est évident que seul le désarmement international peut garantir la paix. Mais la cause du désarmement est irrémédiablement perdue si l'on permet à l'Allemagne de Hitler de réarmer.

Est-ce pour cela que les militaristes de tous les pays s'inquiètent si peu de la restitution de la puissance militaire du Reich et sont prêts à encourir tous les risques qu'elle comporte?

Nous avons voulu citer tout le morceau dont l'odieux le dispute à la naïveté. Est-ce assez le moment d'exiger que l'Allemagne respecte « les seules stipulations des traités qui garantissent véritablement la paix et la sécurité »! A moins d'être décidé au pire, à voir l'Allemagne se soulever d'indignation, à passer outre à ses protestations, à « entrer dedans » et à briser, pendant qu'il en est temps encore, l'arme nouvelle que forge l'état-major prussien... Est-ce cela que veut le *Peuple*? Mais cela, c'est la guerre immédiate, guerre préventive, guerre libératrice aussi... Guerre impossible, hélas! car ni Londres, ni Rome, ni même Paris ne paraissent prêts à l'entreprendre.

Il n'y a plus moyen d'obtenir de l'Allemagne prussifiée, telle que les socialistes de partout l'ont laissée se reconstituer, qu'elle respecte ses engagements. Le temps est passé, il est trop tard... Il ne reste qu'à prévoir l'agression. La course aux armements? Hélas! nous ne voyons pas comment on l'évitera. Alors, tôt ou tard la guerre? Oui... « Seul le désarmement international peut garantir la paix », écrit le *Peuple*. D'accord, mais le désarmement international dépend du désarmement prussien. Or, la Prusse veut armer. Comment l'en empêcher? Toute protestation verbale ne ferait qu'exaspérer les passions déchaînées outre-Rhin. Invoquer maintenant, en face d'un nationalisme allemand en délire, des traités que l'on a laissés violer impunément par l'Allemagne républicaine, quelle naïveté que d'y penser!

Et le *Peuple* ne perd pas l'occasion d'être odieux en accusant les militaristes de tous les pays de se réjouir devant la faillite du désarmement! Les militaristes de tous les pays : le *Peuple* connaît-il des militaristes français ou anglais? A-t-il jamais rencontré un militariste belge?

les quatre blasons étaient reliés par des chaînes d'or, comme pour signifier l'union des trois puissances dressées contre les Turcs.

Après la messe pontificale célébrée par l'évêque de Calvi, Don Juan s'approcha de l'autel et reçut des mains du vice-roi le bâton de commandement et ensuite l'étendard, que Granvelle lui remit, en lui disant par trois fois, respectivement en latin, en espagnol et en italien : « Prends, heureux prince, l'insigne du vrai Verbe qui s'est fait homme; prends le signal vivant de la Sainte Foi dont, en cette entreprise, tu seras le défenseur. Qu'il te donne la victoire glorieuse sur l'ennemi impie et que par ta main son orgueil soit abattu! »

Et toute l'église de Santa Chiara résonna du bruit de centaines de voix qui criaient : « Amen! »

Un brillant cortège militaire partit alors de l'église par les rues de Naples jusqu'au port, où l'étendard de la Ligue fut hissé sur le navire-amiral, au milieu de décharges de mousquets, d'arquebuses et d'artillerie.

Trouvant que Don Juan s'attardait trop à Naples, le Pape, plein d'impatience, lui envoya Paolo Odescalchi avec une lettre autographe où il l'exhortait à partir le plus tôt possible. Dans la nuit du 22 août, le généralissime donna l'ordre de mettre le cap sur Messine, où il avait donné rendez-vous à la flotte vénitienne et aux galères pontificales.

* * *

Comme on peut bien se l'imaginer, le cardinal de Granvelle, qui avait revu avec plaisir Alexandre Farnèse, s'empressa de donner à Marguerite de Parme des nouvelles du passage du prince à Naples. « Ce m'a été fort grand contentement, écrivit-il, de voir ici monsieur le prince, fils de Votre Altesse, lequel va toujours croissant en vertu et donne journellement meilleure opinion de soi. Il a montré le bon cœur qu'il a de vouloir se trouver en cette entreprise. Avec raison, vous lui avez permis de s'y rendre cette année plutôt que l'année passée ». Et, parlant de la flotte sur laquelle Farnèse s'était embarqué, il disait : « Et à la vérité, c'est la plus belle qui, je pense, se soit vue dans la chrétienté ».

D'autre part, un des gentilshommes italiens qui avaient accompagné le prince Alexandre, informait Marguerite de Parme de la manière dont ce dernier passait son temps à Naples en attendant le départ de la flotte. Il insistait sur le fait que Farnèse, pour ne pas donner l'impression qu'il séjournait dans cette ville pour se livrer aux plaisirs, avait pris la décision de rester à bord de sa galère : « Il est tant entouré et aimé ici, écrivait-il, qu'il ne serait possible de désirer plus ».

C'est dans la nuit du 22 août que Don Juan partit de Naples avec ses navires pour se rendre à Messine, où, depuis un mois, l'attendaient avec anxiété Marcantonio Colonna, commandant de la flotte pontificale, et Sebastian Veniero, amiral des Vénitiens. Le jeudi 23 août, tous les navires de la flotte chrétienne se trouvèrent réunis dans la rade de Messine.

On y remarquait la superbe galère de Don Juan, la *Reale*, vaisseau amiral, à soixante rameurs, riche en dorures, sculptures et marqueterie, œuvre de G.-B. Vasquez, artiste de Séville. La fière bannière de Saint-Marc flottait sur les six énormes galéasses, les quarante-huit galères et les deux frégates de la République de Venise.

On se montrait aussi les trois galères envoyées par le duc Emmanuel-Philibert de Savoie, la *Capitana di Savoia*, la *Margherita di Savoia* et la *Piemontese*, ainsi que le vaisseau amiral des chevaliers de Malte, commandé par Fra Pietro Giustiniani. Vers le milieu de septembre, les renforts qui devaient encore venir de Chypre, d'Espagne, de Gènes et de Venise avaient à leur tour rejoint la flotte.

Les soldats qui se trouvaient répartis entre les différents navires étaient au nombre de près de 20,000, soit 8,160 Espagnols, 5,208 Italiens, 4,907 Allemands. Un millier de soldats allemands étaient malades et restèrent dans l'hôpital de Messine. Parmi les équipages se trouvaient assez bien de gens des Pays-Bas, qui avaient fui devant le duc d'Albe et qui, ne sachant où aller ni comment vivre, avaient offert leurs services à Don Juan.

Alexandre Farnèse avait réparti, entre la capitaine de Gènes, où il s'était embarqué lui-même, et un autre des navires de cette République, douze seigneurs titrés et vingt-deux gentilshommes, ainsi que cent cinquante-deux soldats italiens qu'il avait pris à son service, bien armés et gens expérimentés.

Avant que la flotte ne partît de Messine, le prince de Parme, malgré sa jeunesse, eut l'occasion de rendre un service signalé aux Alliés chrétiens, en mettant rapidement fin à une dispute qui menaçait de déshonorer gravement les chefs.

Don Juan avait observé, en arrivant à Messine, que les navires vénitiens, s'ils l'emportaient par le nombre, ne contenaient pas assez de soldats et de marins pour pouvoir avec succès aller à l'abordage des vaisseaux ennemis. Il jugea nécessaire d'y remédier en y plaçant des renforts de soldats espagnols. L'amiral vénitien Veniero, homme de tempérament colérique, n'y consentit qu'en rechignant. Toutefois, soldats vénitiens et soldats espagnols, ne s'aimant guère, en vinrent bientôt aux mains sur l'un des navires où flottait le pavillon Saint-Marc. Veniero ordonna d'arrêter les mutins. Un capitaine italien au service de l'Espagne résista à main armée à cet ordre; l'amiral vénitien le fit pendre séance tenante à l'un des mâts du navire.

Don Juan, se sentant offensé en sa qualité de capitaine général de la Ligue, entra dans une violente colère. Excité par son entourage, il parlait déjà d'attaquer la flotte vénitienne, lorsque le jeune prince de Parme s'interposa. Celui-ci séjournait presque en permanence sur le navire de Don Juan et put intervenir ainsi au moment critique. Il calma la colère de son oncle et donna à Marcantonio Colonna, commandant des navires pontificaux, et à Agostin Barbarigo, lieutenant général de la flotte vénitienne, le temps de monter à bord de la *Reale* et d'amener Don Juan à renoncer à son inconcevable projet.

Alexandre Farnèse assista aussi au conseil de guerre que Don Juan réunît à Messine et où l'on examina la conduite à tenir. Au cours de cette séance, les Vénitiens furent très surpris de constater que le généralissime était pleinement déterminé à prendre l'offensive contre la flotte turque et qu'il ne songea pas un instant à débarquer sur la côte d'Afrique, comme on supposait que c'était le dessein des Espagnols. Il est certain que le prince de Parme, au cours des discussions du conseil, insista pour l'offensive immédiate.

* * *

La flotte chrétienne quitta le port de Messine dans la nuit du 10 septembre 1571. Dans sa formation de combat, elle suivit le plan remis à Don Juan par Don Garcia de Tolède, ancien vice-roi de Sicile et général de la marine espagnole en Italie. Dès son départ du port de Messine, elle se disposa en ordre de bataille comme si elle était en vue de l'ennemi et elle conserva cette formation sans changement substantiel jusqu'au moment où la lutte commença.

Cette formation comprenait trois groupes de vaisseaux, c'est-à-dire un centre et deux ailes, précédés d'une avant-garde et suivis d'une arrière-garde ou réserve. Il y avait là au total deux cent huit galères, transports légers destinés à embarquer les soldats qui attaqueraient l'ennemi avec piques, arquebuses et arcs, six galéasses vénitiennes, gros navires de guerre, armés chacun de

quarante-quatre pièces d'artillerie, cinquante-sept navires légers, brigantines ou frégates, chargés du service des communications et du service auxiliaire, vingt-cinq navires remplis de victuailles, de munitions et de soldats de réserve.

Arrivée à Corfou, la flotte y resta plusieurs jours, cherchant des renseignements sur la position exacte de l'ennemi : une escadre de galères légères fut envoyée dans ce but vers le Levant. Elle revint, signalant que les Turcs se trouvaient dans les eaux de Lépante. Après avoir tenu un conseil de guerre, Don Juan décida de se diriger de ce côté dans la nuit du 6 octobre, d'essayer d'occuper l'entrée du golfe de Lépante avant l'aube et de chercher ensuite la flotte turque pour la forcer au combat.

Le 7 octobre, une heure après le lever du soleil, les adversaires se rencontrèrent dans la bouche extérieure du golf, près des îles appelées Curzolare ou Equinades.

La flotte turque, sous le commandement d'Ali Pacha, se trouvait, lorsqu'on la découvrit, disposée, en demi-lune, conformément à l'habitude musulmane. Mais, voyant la flotte chrétienne ordonnée en un centre flanqué de deux ailes qui pouvaient manœuvrer indépendamment, et fermé par une arrière-garde, l'amiral turc adopta la même formation de bataille.

La flotte ottomane était sans nul doute supérieure à celle des chrétiens pour le nombre des galères, dont il faut placer le chiffre à deux cent trente au moins. Le nombre de soldats, marins et esclaves rameurs devait atteindre, semble-t-il, cent trente mille.

Mais, si la flotte turque présentait un ensemble plus homogène que celle de Don Juan, les soldats qui montaient les navires étaient moins bien armés et moins disciplinés que les équipages des vaisseaux espagnols, vénitiens et pontificaux.

C'est au centre gauche de la ligne de bataille que se trouvait disposée la capitane de Gènes, sous Ettore Spinola, montée par Alexandre Farnèse. Elle n'était séparée du navire amiral de Don Juan que par la capitane de Venise, commandée par Sébastien Veniero, et par la *Padrone Reale*. Lorsque les deux centres, le centre turc et le centre chrétien, se lancèrent l'un contre l'autre, le prince de Parme vint se poster à la proue de sa galère, comme un simple soldat, pour pouvoir férir des coups. Il laissa le soin de diriger ses hommes à Paolo Vitelli, en qui il pouvait avoir confiance. Dans la mêlée, son navire se trouva dans une situation critique : il fut attaqué de trois côtés par des navires turcs. Après avoir vaillamment combattu, tout en n'oubliant pas son office de capitaine et en surveillant ce qui se passait, le prince remarqua particulièrement une galère ennemie, où se trouvait Mustafa Esdey, trésorier de la flotte ennemie. Cette galère, qui contenait le trésor d'Ali Pacha, était défendue par plus de trois cents janissaires. Aussi, lorsqu'il voulut passer à l'abordage de ce vaisseau, le prince de Parme le trouva mieux garni de troupes qu'il ne croyait et se vit repousser. Alors, avec le courage à la fois tranquille et irrésistible qui le caractérisait, ce jeune homme de vingt-cinq ans saisit une lourde épée, dont il savait bien se servir, et sauta dans la galère ennemie, suivi d'un valeureux soldat espagnol, nommé d'Avalos.

Maniant son arme des deux mains, il s'ouvrit un passage au milieu des janissaires, passage par lequel ses soldats se précipitèrent à sa suite, excités à la fois par l'exemple que leur donnait leur chef et par le danger qu'il courait. L'équipage de la galère turque était sur le point de se rendre, lorsque Scander Pacha amena des renforts.

Cependant, comme une des deux galères génoises de Farnèse lui faisait continuellement parvenir du secours, les Turcs ne purent soutenir longtemps leur effort. Mustafa fut d'ailleurs tué et Scander Pacha lui-même blessé et fait prisonnier. Le prince de Parme finit ainsi par se rendre maître non seulement du vaisseau qui

portait le trésor, mais aussi de la galère qui était venue pour l'assister.

Ce fait d'armes, ainsi que le courage avec lequel Alexandre se distingua au cours de la bataille, est signalé par la plupart des historiens, témoins des événements.

S'il faut en croire, Strada, Don Juan, qui avait appris les promesses de Farnèse pendant le combat, l'embrassa tout en lui reprochant d'avoir exposé sa vie avec tant de témérité. Alexandre lui répondit en disant que cette témérité devait être attribuée à sa femme, Marie de Portugal, dont les prières, affirmait-il, lui servaient de rempart.

Après un combat de plus de trois heures, la flotte turque était vaincue : seul le vice-roi d'Alger, le rênégat Aluch Ali, avait réussi à s'enfuir vers Santa Maura avec 30 galères plus légères et plus rapides que les autres. Des 300 unités ennemies, 117 restaient aux mains des chrétiens, avec environ 450 pièces d'artillerie. Plus de 3,000 esclaves et plus de 15,000 captifs chrétiens furent délivrés. Plus de 30,000 Turcs étaient hors de combat.

Aussi, le magnifique poète Fernando de Herrera pouvait-il entonner son chant de triomphe :

*Cantemos el Señor, que en la llanura
Vinció del mar al enemigo fiero.
Tu, Dios de las batallas, tu eres diestra,
Salud, y gloria nuestra!*

Il semble bien que c'est la supériorité des soldats composant les tercios espagnols qui garnissaient les navires qui fut une des principales causes de la victoire chrétienne : le Turc ne prit pied sur aucun des vaisseaux de Don Juan.

* * *

Le 10 octobre, ce dernier envoya son premier rapport au Roi d'Espagne sur la victoire de Lépante. Il y disait, entre autres : « Il y a ici les deux princes (Parme et Urbino), dont celui de Parme fut parmi les premiers qui abordèrent et prirent la galère avec laquelle la sienne propre était engagée dans le combat. Si cela plaît à Votre Majesté, il serait bien de lui faire écrire une lettre de remerciements ».

A Corfou, le 24 octobre, les commissaires de la flotte firent à Don Juan des propositions au sujet de la répartition de l'énorme butin qui avait été pris. Ils suggérèrent de donner aux princes de Parme et d'Urbino 25 esclaves respectivement ; « à moins, ajoutaient-ils, qu'il ne paraisse bon à Votre Altesse d'établir une différence en faveur du prince de Parme ». Don Juan fut de cet avis : il ordonna de remettre à Alexandre Farnèse 30 esclaves au lieu de 25.

Fin novembre, Philippe II, donnant suite aux suggestions du général en chef, écrivit à Ascanio della Cornia, au marquis de Santa Cruz, à Juan Andrea Doria, à Paolo Jordan Ursino, au comte de Santa Fiore, au prince d'Urbino et à Alexandre Farnèse pour les féliciter tous de leur attitude à la bataille de Lépante.

On peut bien s'imaginer avec quelle anxiété Marguerite de Parme, le duc Ottavio et Marie de Portugal avaient attendu des nouvelles du prince Alexandre. Celui-ci, fidèle à sa coutume d'informer sa mère avant tous les autres dans les grandes circonstances de sa vie, lui écrivit déjà le 9 octobre, exultant de joie, afin de la rassurer et lui envoya un courrier pour lui donner un compte rendu de ce qui s'était passé. Bien plus, loin d'accompagner Don Juan et les autres chefs dans leur rentrée triomphale à Messine, le prince de Parme se fit conduire, avec celui d'Urbino, sur les galères de la République de Gènes jusque Otrante, où il débarqua pour de là se rendre de suite aux Abruzzes dans le dessein d'y visiter sa mère.

La bataille de Lépante mit fin à la campagne de 1571 : le ravitaillement était insuffisant et il n'y avait pas assez de forces nouvelles pour entreprendre quelque chose d'important. Après avoir occupé, le 19 octobre, sans aucune utilité, l'île de Santa Maura, les forces alliées se séparèrent avec la promesse de se retrouver, l'année suivante, en avril, à Corfou.

* * *

Au début de 1572, après bien des discussions entre Venise, le Pape et Philippe II, on s'était mis d'accord pour organiser une nouvelle expédition. La flotte chrétienne compterait 250 galères, 9 galéasses, 24 navires de transport espagnols et 10 vénitiens. La campagne se ferait dans le Levant. A Otrante, on préparait un corps expéditionnaire de 11,000 fantassins destiné à occuper certaines places fortes de la Morée ou en Négrepont, pour aider les peuples balkaniques à se soulever contre les Turcs.

Cependant, Don Juan d'Autriche s'était décidé à faire une attaque du côté de la Berbérie, contre Alger ou Tunis, projet qu'avaient toujours redouté les Vénitiens. Ceux-ci, on le conçoit, avaient tout intérêt à entraîner leurs alliés à détruire la flotte turque dans la Méditerranée orientale.

Don Juan avait promis à Alexandre Farnèse de l'avertir dès qu'une nouvelle expédition se préparerait. Aussi, le 10 février 1572, Requesens, l'ambassadeur espagnol à Rome, transmit-il cet appel au prince de Parme, au nom de Don Juan : il le faisait à son corps défendant, car il estimait que d'autres étaient plus nécessaires pour accompagner l'expédition que le prince de Parme et le prince d'Urbino, auxquels le généralissime de la Ligue adressait des lettres autographes.

A cet appel de son oncle, Farnèse répondit avec empressement. Il quitta Parme dès le 27 février, emmenant avec lui un certain nombre de gentilshommes qui l'avaient suivi l'année précédente à Lépante. Comme à Lépante, le prince de Parme fut admis à faire partie du conseil de guerre de Don Juan.

Cependant, celui-ci resta oisif dans la rade de Messine et Alexandre Farnèse finit par retourner dans ses Etats. Au mois de mars, Don Juan profita de l'inactivité où l'on se trouvait alors pour aller visiter Marguerite de Parme à Aquila.

La duchesse et le héros de Lépante ne s'étaient pas encore vus auparavant, tout en entretenant une correspondance stivie. La rencontre fut émouvante et Alexandre y assista. Marguerite organisa en l'honneur de son illustre visiteur des bals, des tournois, des festivités de tout genre. Au début d'avril, Don Juan retourna à Messine.

Au mois de mai Alexandre se remit en voyage pour rejoindre son poste de combat : le 4 mai, il était à Rome ; le 16, à Castellamare, prêt à s'embarquer pour la Sicile. Enfin en juin, il se trouva de nouveau à Messine. Comme, toutefois, la flotte n'appareillait toujours pas et que l'inactivité de son oncle finit par l'énerver, le prince de Parme avertit sa mère que si Don Juan ne changeait pas de méthode, il allait retourner chez lui une fois de plus.

Alexandre devait avoir averti son oncle de ses intentions, car celui-ci lui remit, le 4 juillet, une lettre adressée à Marguerite de Parme et que le prince devait représenter lui-même à sa mère. « Le seigneur prince pourra assurer Votre Excellence, disait Don Juan, du zèle qu'il a trouvé en moi pour le servir et lui donner toute satisfaction. Je crois que celle qu'il a de moi n'est pas au-dessous de celle que j'ai de lui ; elle est, réciproquement, telle que notre amitié, notre parenté et nos relations nous y obligent ».

Il semble que, cette fois, Farnèse soit resté à Messine, car fin juillet Ottavio Farnèse le rappela à Parme. Le prince, dans une lettre chiffrée, s'excusa de ne pouvoir retourner, les préparatifs

de départ de la flotte étant sérieux et Don Juan s'appretant à partir pour les mers du Levant.

* * *

Le 2 août, en effet, Don Juan appareilla de Messine pour aller rallier les vaisseaux de la Ligue qui se trouvaient à Céphalonie. Le 4 août, les forces chrétiennes étaient à l'île Cerigo, où l'on apprit l'approche de la flotte turque, commandée par Aluch Ali, et forte de 200 navires. Don Juan crut pouvoir livrer de suite bataille, mais les Turcs, quoique supérieurs en nombre aux chrétiens, manœuvrèrent habilement pour éviter tout combat.

En naviguant ainsi de tous côtés à la recherche de la flotte ottomane qui se dérobaient continuellement, les navires de la Ligue devaient régulièrement envoyer des soldats à terre pour faire la provision d'eau potable. C'est à l'occasion d'un de ces débarquements que, le 18 septembre, Alexandre Farnèse trouva le moyen de se distinguer.

Un certain nombre de volontaires étaient descendus en corvée sur le promontoire de Coron. Le prince de Parme avait obtenu l'autorisation de les accompagner. Au moment où la petite troupe était occupée à sa mission, elle fut attaquée à l'improviste par les Turcs. Les cavaliers d'Aluch Ali s'étant précipités à l'assaut, Farnèse se porta en avant avec des fantassins et s'exposa comme un simple soldat. Il y courut un si grand danger que Don Juan crut nécessaire de le lui reprocher violemment, lorsqu'il regagna les navires de la flotte chrétienne.

* * *

Le 1^{er} octobre, Don Juan se résolut à assiéger Navarin. S'il finit par autoriser cette entreprise, ce fut principalement pour donner satisfaction à Alexandre Farnèse, qui brûlait d'envie de se lancer dans quelque aventure glorieuse.

Don Juan ne voulut laisser descendre à terre que des soldats espagnols et des volontaires, à en croire le rapport de Giacomo Foscarini, capitaine général de la flotte vénitienne. Il est cependant certain que des soldats italiens se joignirent à l'expédition. Farnèse débarqua avec une force de 8,000 hommes, dont 5,000 Espagnols, et 12 pièces d'artillerie.

Navarin n'était alors qu'un misérable village, bâti au sommet d'une montagne rocailleuse ; au pied de la montagne, du côté de la terre, se trouvait une grande lagune ou un grand marais qui ne laissait à celui qui venait du côté de la terre ou du continent d'autre moyen d'atteindre la place qu'en marchant sur deux langues de terrain, l'une enfermée entre la mer et le marais, l'autre resserrée entre le marais et le port de Navarin.

Les troupes du prince de Parme devaient débarquer non loin de la bourgade, en pleine nuit, afin d'approcher sans que les habitants ne s'en aperçussent ou que la garnison turque ne pût l'empêcher. La flotte de la Ligue se disposerait à l'entrée du golfe de Navarin pour rendre impossible à Aluch Ali, qui se tenait non loin de là dans le port de Modon, d'arriver avec ses navires au secours des assiégés.

La nuit du 2 octobre, la mer étant moins démontée que les jours précédents, le débarquement se fit sans incident. Il fallait, avant tout, planter l'artillerie assez près de la place pour pouvoir bombarder celle-ci et empêcher les secours d'Aluch Ali de se porter en avant. On occuperait ensuite avec des arquebusiers et quelques pièces d'artillerie légère l'unique chemin praticable que l'on disait exister entre les deux places de Navarin et de Modon et qui bordait le rivage de la mer.

Au matin, lorsque la clarté se fit, les gens de Navarin s'aperçurent de la présence de l'ennemi : l'infanterie et la cavalerie

turques qui en formaient la garnison sortirent des fortifications pour empêcher la mise en place des batteries de Farnèse.

Le terrain, fort pierreux et dépourvu d'arbres, était, pour le surplus, mal connu des chrétiens. Les Turcs purent, un moment, arrêter la marche des assaillants vers le village. Mais Farnèse poussa rapidement en avant ses arquebusiers espagnols et les fit suivre de quelques tercios de la même nation, qui attaquèrent avec fougue. Les Turcs se repliant, l'avance vers Navarin put continuer. Lorsqu'on fut arrivé à l'endroit qui parut le meilleur pour y installer les batteries de gros calibre, le feu de la forteresse, opérant en tir plongeant, infligea aux soldats de Farnèse des pertes sérieuses.

A cause du caractère rocailleux du terrain, il ne fallait pas songer à flanquer les pièces de redoutes, ni à couvrir les munitions. Les sapeurs rencontrèrent des difficultés considérables lorsqu'ils essayèrent d'ouvrir les tranchées d'usage.

Deux batteries mises en place après des heures de pénible effort se montrèrent sans effet, par suite du calcul erroné des artilleurs.

La nuit vint. Une tempête s'était levée, mettant dans une situation critique les soldats chrétiens, qui ne disposaient de tentes ni de couvertures, la précipitation du débarquement les ayant fait oublier dans les navires.

Préoccupé du salut de ses hommes, le prince de Parme décida d'élever de grands parapets de pierre entre lesquels les soldats pourraient se réfugier contre les effets de la bourrasque. Mais ce fut peine inutile, car une pluie torrentielle inonda la plaine et l'eau, non absorbée par la terre très dure, formait des canaux bouillonnants entre les rangées de pierres amoncelées. Pendant ce temps, les défenseurs de Navarin ne cessaient de canonner les positions chrétiennes.

Les soldats, qui avaient résisté stoïquement dans l'espoir que le matin apporterait du changement, durent constater avec dépit que les munitions et les victuailles attendues ne vinrent point. La tempête ne cessait de faire rage et Don Juan fut dans l'impossibilité de les débarquer.

Pendant la nuit, un transfuge chrétien venu de Medon avait averti le généralissime que le vice-roi turc de Grèce expédiait quelque 20,000 cavaliers ottomans au secours de Navarin. De fait, le 4 octobre, à midi, apparurent les premiers contingents de la cavalerie ennemie.

Au matin du même jour, Don Juan était lui-même descendu à terre pour examiner la situation. Avant d'arriver au camp de Farnèse, il put voir de longues files de chameaux et de mules chargés de munitions et de victuailles qui entraient dans Navarin, escortés de cavalerie. C'est que le soir précédent, au milieu de la tempête, l'unique chemin qui donnait accès au village le long de la mer avait été occupé par les assiégés. Ne songeant qu'à attendre de pied ferme l'attaque ennemie annoncée, les chrétiens n'avaient pas aperçu l'existence du chemin caché entre les collines, par lequel des munitions et de l'infanterie entraient maintenant dans la place.

Aussi, Don Juan voulut-il s'emparer de ce passage, mais une nouvelle bourrasque d'octobre rendit impossible tout mouvement de troupes.

Presque aussitôt apparurent dans la plaine de nombreuses tentes de campagne, suffisantes, à en juger, pour héberger les 20,000 hommes de secours annoncés par le transfuge. En réalité, ce n'était qu'un stratagème de la part des Turcs, car on sut plus tard que la majorité de ces tentes restèrent vides d'occupants.

Don Juan comprit alors que les éclaireurs qu'il avait envoyés à terre avant de commencer le siège avaient examiné la position de façon trop superficielle et que Navarin était plus fort qu'on ne se l'était imaginé. Aussi décida-t-il de lever le siège, estimant que le misérable village ne valait point les pertes considérables qu'il aurait fallu subir pour s'en emparer.

La nuit du 4, on procéda au réembarquement de l'artillerie. Pendant cette opération, des groupes de plus en plus nombreux de cavaliers et de janissaires arrivaient au secours de la place. La cavalerie ennemie s'approcha même du camp de Farnèse et il fallut un tir nourri des arquebusiers pour la tenir à distance. Il était évident que la retraite des troupes allait se faire dans des conditions fort dangereuses.

Comme l'artillerie se retirait, la flotte chrétienne stationnée dans le port dut faire usage de ses canons pour tenir les Turcs en respect. Il restait maintenant à protéger les esclaves qui devaient avant le départ, faire provision d'eau douce dans les petites rivières qui coulaient à travers la plaine.

L'ennemi en profita pour avancer, dans l'intention de se jeter sur eux. En ce moment, le prince de Parme donna de nouveau la mesure de son sang-froid et de son courage. Il se mit à la tête de ses soldats et se porta à la rencontre des Ottomans, les piques tendues en avant, à pas lents, animant ses hommes à combattre pour l'honneur et pour la gloire de Dieu. Une escarmouche sérieuse suivit, où les Turcs eurent le dessous, les mousquetaires et les arquebusiers tirant sur l'ennemi sous la protection des piquiers. Finalement, les assaillants se retirèrent.

Pour éviter le feu de la forteresse, dont le tir plongeant causait beaucoup de dommage, la retraite fut entreprise dans la nuit du 7 octobre. Le prince de Parme réussit à ramener ses hommes en sûreté à bord des navires de Don Juan.

Cependant, plus de sept cents tués jonchaient la plaine devant Navarin, sans qu'aucun avantage eût été obtenu.

* * *

L'entreprise, faite pour permettre à Farnèse de se lancer dans quelque tentative audacieuse et aussi pour contenter les Vénitiens, qui se plaignaient de l'inactivité de Don Juan, fut tout autre que bonne. L'insuccès doit-il être mis sur le compte du prince de Parme?

Le capitaine général des Vénitiens, Foscarini, qui n'avait aucune raison d'épargner Don Juan et son neveu, dans le rapport qu'il envoya à Venise, ne charge point Alexandre Farnèse. Il était cependant convaincu que Don Juan, s'il prenait Navarin, avait l'intention d'y laisser une garnison espagnole et d'empêcher les Vénitiens de tirer gloire de l'entreprise. Il insinue que le généralissime donna le commandement de l'expédition à Farnèse, parce que celui-ci était son neveu. Malgré ses préjugés, Foscarini ne rend point le prince de Parme responsable de l'échec. Il est certain que la précipitation avec laquelle le siège fut entrepris, y fut pour beaucoup. Quant à l'imprévoyance qui consistait à ne pas s'être rendu maître des passages étroits par où la place pouvait être secourue du côté du continent, elle semble devoir être imputée au colonel espagnol Padilla. Celui-ci, avec l'avant-garde, avait eu pour mission d'occuper les deux petits isthmes qui reliaient à Navarin la terre ferme; il s'était contenté de n'en occuper qu'un seul.

Les Vénitiens conçurent un violent dépit de l'insuccès de la campagne de 1572, et ils essayèrent de prouver au Pape que ces échecs étaient dus aux Espagnols. Revenant par Rome après la campagne, Alexandre Farnèse contrecarra cette entreprise calomnieuse; il prit parti pour Don Juan, dont il mit en relief les mobiles et dont il expliqua l'attitude.

En tout cas, la Ligue fut dissoute et le prince de Parme rentra chez lui. Le 8 novembre, il fit son entrée à Plaisance, où il trouva sa famille en bonne santé et ses enfants devenus si grands, qu'il put à peine les reconnaître au premier abord.

Ferdinand Brunetière

M. Victor Giraud, en disciple fidèle, vient de rappeler notre attention sur la personne et sur l'œuvre de son maître Ferdinand Brunetière (1). Il était temps. Depuis plus d'un quart de siècle que Brunetière est mort, on n'a pas souvent parlé de lui. Ses livres eux mêmes, si ardents, si substantiels, il ne semble pas qu'on les ait fréquemment rouverts. Et ce délaissement posthume pour un écrivain, c'est comme une seconde mort.

L'oubli dans lequel est tombé l'ancien directeur de la *Revue des Deux Mondes*, M. Giraud l'explique par les inimitiés que ses polémiques lui ont values. Mais tout cela est vieux de plus de vingt-cinq ans, et comment les mauvais souvenirs ne seraient-ils pas effacés? L'explication ne mérite d'être retenue en tout cas que pour les survivants de la précédente génération. La jeunesse d'aujourd'hui, pourquoi demeure-t-elle indifférente aux services que pourrait lui rendre ce grand critique?

J'ai bien envie de répondre: Parce que précisément il a été un grand critique. Mais cela aura peut-être trop l'air d'une boutade. Ce qui paraîtra plus sérieux, c'est que les qualités au moins autant que les défauts de Brunetière ont détourné de lui les jeunes hommes de notre temps. Son érudition, sa culture, son goût de l'ordre, — cet ordre qu'il voulait dans la société et qu'il s'est efforcé de mettre dans l'histoire littéraire, — l'intrépidité de ses jugements et aussi, de temps en temps, ses partis pris, sa langue ferme mais rugueuse, son style trop constamment oratoire, ce ne peut pas être d'un grand charme pour les gens d'aujourd'hui qui ne demandent quasiment plus à la littérature que les plaisirs de la surprise, qui n'exigent de l'écrivain qu'un accent inouï, qui croient à une rénovation de l'homme et de la société et qui dès lors ne sont plus disposés à faire grand cas de la tradition, des legs du passé, des enseignements que nous donnent les lettres anciennes — pour qui, enfin, l'érudition et la vraie culture ne sont que de peu d'intérêt. Entre la génération littéraire d'à présent et un Ferdinand Brunetière, il y a comme un abîme.

L'explication à peine formulée, elle me paraît peu satisfaisante. Qu'est-ce que c'est que « la génération littéraire d'à présent »? Est-il certain qu'elle ne comporte que des fous, que des extravagants? Et sur les frontières de la littérature, n'y aurait-il plus d'amateurs éclairés, d'étudiants, de lettrés, épris de longues, de lentes lectures et aussi attentifs aux livres d'hier, dont le papier est encore frais, qu'aux livres d'aujourd'hui qui jaunissent, qui se fanent si promptement?

Comme presque toujours, l'explication doit être plus simple. Il manque à Brunetière, pour revenir à la mode et pour faire figure d'auteur définitivement consacré, une bonne thèse de doctorat, un solide ouvrage universitaire qui le remettra dans le mouvement, lui ramènera des admirateurs, des fidèles et lui rendra le rayonnement que sa pensée mérite toujours d'avoir.

* * *

Il s'est peut-être mépris sur les possibilités et sur la portée de la critique littéraire. Tout en se défendant d'en faire une science ou de croire qu'elle le deviendrait un jour, il a tenté de lui assurer les bénéfices de quelques-unes des rigueurs de la méthode scientifique. L'ambition n'était-elle pas trop haute? Cet adversaire acharné de l'individualisme n'a pas assez vu, semble-t-il, que dans les arts, l'apport de l'individu, sans être énorme, demeure

capital, que le progrès ou simplement le développement d'un art dépend de la nouveauté d'un accent, de ce je ne sais quoi, — c'est souvent en effet presque indéfinissable, — de ce je ne sais quoi d'inouï que fait soudainement entendre tout grand artiste. L'attention de Brunetière se portait avec trop de complaisance aux liaisons des œuvres, aux affinités avec les œuvres antérieures, à leurs filiations. « Je vois bien, disait-il à propos d'un roman d'Alphonse Daudet, je vois bien dans les *Rois en exil* ce qu'il y a de nouveau; je n'y vois pas assez clairement, ni surtout assez profondément marqués, ces caractères qui perpétuent les nouveautés et les font entrer dans la tradition ». On ne peut mieux avouer que si les trois objets de la critique sont, comme on l'a dit soi-même, de juger, de classer et d'expliquer, c'est au second que l'on donne le plus de prix.

C'est par cette tendance excessive que Brunetière peut aujourd'hui nous rendre le plus de services. Le souci de classer est bien abandonné, et même celui de juger. On explique, on ne veut qu'expliquer et c'est l'humeur qui décide si l'œuvre mérite d'être louée ou décriée. La tendance impressionniste l'emporte toujours.

Car il est difficile de voir là autre chose qu'une tendance. On a bien essayé de l'ériger en système, de l'asseoir sur une doctrine philosophique. Dans la préface du troisième volume de sa *Vie Littéraire*, Anatole France a, contre Brunetière précisément, multiplié les sophismes, dans le dessein d'établir que la critique ne pouvait et ne pourrait jamais être que subjective. « Nous sommes enfermés dans notre personne comme dans une prison perpétuelle, disait-il. Ce que nous avons de mieux à faire, ce semble, c'est de reconnaître de bonne grâce cette affreuse condition et d'avouer que nous parlons de nous-même chaque fois que nous n'avons pas la force de nous taire ». Ce scepticisme absolu ne résiste pas à l'examen.

La « critique impressionniste » n'est rien autre qu'une tendance où il entre du goût, un goût très fin, le dédain de l'érudition systématique, un peu de nonchalance et beaucoup de coquetterie. Anatole France et Jules Lemaître, qui l'ont si brillamment représentée, ont été les premiers à la contredire; Lemaître surtout dans la dernière partie de sa carrière.

Mais cette tendance encourage encore trop de critiques d'aujourd'hui, qu'elle dispense des longues lectures, des patientes recherches, dans un métier où, au dire de La Bruyère lui-même, il faut de la santé, du travail et de bonnes habitudes.

L'exemple et les fortes leçons de Brunetière pourraient les guérir de cette paresse et de ce penchant vicieux pour les ouvrages rapides. Il a démontré dans sa réplique à Anatole France quelle part de l'objet la critique pouvait atteindre: il y a d'abord des écrivains qui *existent*, comme on dit, et qui valent d'être regardés de près, et ensuite, si profondes que soient les transformations que les œuvres subissent par le fait des impressions de ceux qui les lisent ou des jugements que l'on a portés sur elles au cours des âges, il reste ce que leurs auteurs y ont mis. Cela ne suffit-il pas à fonder et à légitimer ce que l'on appelle la critique objective?

Aussi bien l'autre, l'impressionniste, offre-t-elle trop hardiment l'avantage de pouvoir se contredire avec sérénité, sans compter celui de dispenser de lire ou de bien lire les livres dont on veut quand même parler.

Brunetière a dressé contre cette forme nouvelle de l'individualisme un réquisitoire où tous les arguments, après plus d'un quart de siècle, ont gardé leur solidité et leur portée. Et ce réquisitoire demeure actuel. Dans le désarroi présent, il peut aider à redresser l'honneur de l'intelligence, à redemander à celle-ci les services qu'elle doit nous rendre.

(1) *Brunetière*, par VICTOR GIRAUD, Flammarion, édit. Collection: Les Chefs de File.

* * *

Nous voici tout près de nous éloigner de la critique littéraire pour embrasser un sujet plus vaste, l'avenir même de la civilisation. Ceux qui connaissent Bruetièrre ne s'étonneront pas qu'il nous ait conduits si loin. C'est encore son mérite de n'avoir pas séparé la littérature de la morale et de la vie sociale. Certes, tous les grands critiques du XIX^e siècle, les Villenain, les Sainte-Beuve, les Taine, avaient déjà marqué les rapports qui unissent la littérature et la société. Mais lui les a soulignés avec plus de force et peut-être plus de conviction qu'aucun de ses prédécesseurs, tirant de l'observation des faits, des règles de conduite, et, dans les dernières années de sa vie, n'hésitant pas à prêcher, à défendre ces règles, avec un zèle qui n'avait d'égal que l'ampleur de son éloquence.

Vraiment oui, il est temps de reprendre ses conseils et de réentendre ses leçons.

JEAN VALSCHAERTS.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
46 et 48, rue Goudenberg, Bruxelles.

En souscription :

ALEXANDRE FARNÈSE

Prince de Parme,
Gouverneur Général des Pays-Bas au XVI^e siècle
(1545-1592)

par **Léon van der ESSEN**

Professeur à l'Université de Louvain,
Membre de la Commission Royale d'Histoire,
avec une préface par **Henri PIRENNE**.

Alexandre Farnèse, prince de Parme, est une des grandes figures de l'histoire du XVI^e siècle. Tant par son génie militaire que par son habileté politique, il occupe une place exceptionnelle dans l'histoire de l'Europe.

Or, si l'on en excepte l'œuvre de Pietro Fea, publiée à Rome en 1883 et aujourd'hui vieillie, il n'existait jusqu'ici aucun travail d'envergure consacré à étudier, comme elle le mérite, la grande figure d'Alexandre Farnèse.

Cette lacune de la littérature historique est enfin comblée par l'œuvre de M. L. van der Essen, qui y a consacré près de vingt années d'études et de patientes recherches dans les principales archives de l'Europe. L'histoire d'Alexandre Farnèse, qu'il nous offre aujourd'hui et qui comportera trois volumes, sera l'œuvre originale, complète et définitive qu'on attend depuis longtemps.

Dans le premier tome, l'auteur retrace la vie de Farnèse depuis sa première enfance jusqu'à son arrivée en Belgique en 1577. Il passe successivement on revue les premières années du prince de Parme, ses séjours à Bruxelles, en Angleterre, à la Cour d'Espagne, son mariage à Bruxelles, sa participation à la guerre contre les Turcs dans la Méditerranée et son rôle dans la bataille de Lépante, ses premières campagnes aux Pays-Bas comme lieutenant de Don Juan d'Autriche. On y verra comment la politique de la famille Farnèse a influencé l'histoire de la Belgique et l'histoire générale.

Dans les tomes II et III, M. van der Essen étudie dans le détail le gouvernement du prince de Parme aux Pays-Bas depuis 1578 jusqu'en 1592, date de sa mort. L'habileté avec laquelle Farnèse amena les provinces wallonnes à se réconcilier avec Philippe II, sa lutte contre son grand adversaire le Taciturne, la longue série de sièges qu'il entreprit pour réduire le reste des Pays-Bas, y compris le célèbre siège d'Anvers en 1585, son intervention dans l'entreprise de l'Armada, la guerre en France contre Henri de Navarre sont étudiés en détail.

L'œuvre de M. van der Essen est basée sur une documentation de premier ordre, tirée des célèbres Archives farnésiennes de Naples et de Parme, des Archives du Vatican, et des dépôts les plus importants de France, d'Espagne, d'Angleterre, etc. Son importance est mise en lumière par M. Eugenio Casanova, surintendant des Archives du royaume d'Italie à Rome, qui a écrit à l'auteur dans les termes que voici : « Je crois que votre ouvrage est du plus haut intérêt aussi bien pour le monde entier que pour nous (Italiens) ». Pour l'histoire de Belgique, ce sera une contribution tout à fait neuve et capitale.

Chaque volume sera enrichi d'une vingtaine d'illustrations reproduisant des portraits, des scènes historiques, des monuments et des tableaux, pour la plupart inconnus ou inédits et qui mettront puissamment en relief les principaux épisodes du récit.

L'ensemble des trois volumes, établis au format in-8^o jésus (19 x 28 cm.) comportera près de 1000 pages de texte enrichi d'une soixantaine de planches hors texte en typographie, le tout imprimé sur très beau papier anglais *Drury Antique Wove*.

Prix de l'ouvrage complet en souscription : 200 francs.

Payables à raison de 80 francs à la réception du tome I et 60 francs chaque fois à la livraison des tomes II et III.

Le tome I paraîtra vers le mois de mai 1933.

Le prix de l'ouvrage sera porté à 250 francs à la parution du tome I.

Echos de la Grande Guerre

C'est un livre de valeur que nous donne, sur la façon dont l'alliance austro-allema de a joué pendant la Grande Guerre (1), le général von Cramon, ancien représentant plénipotentiaire allemand auprès du grand quartier général austro-hongrois, attaché à la personne de l'empereur François-Joseph d'abord, puis à celle de son successeur l'empereur Charles.

Livre de beaucoup d'intérêt et qui, bien qu'écrit par un militaire, est loin d'être un livre aride. Il est, au contraire, d'une lecture agréable et facile; j'ajouterais que, bien qu'appelant naturellement des réserves sur plus d'un point, l'ouvrage n'a rien de cassant ni de haineux; on peut même le qualifier de modéré et de relativement objectif.

* * *

La plupart des lecteurs de l'ouvrage du général von Cramon estimeront sans doute, comme offrant un intérêt tout particulier, la partie du livre traitant de la « lutte pour la paix », des efforts désespérés de l'empereur Charles en vue de mettre fin aux hostilités. Certes, le rôle à cet égard du souverain austro-hongrois était depuis longtemps connu; le général allemand n'en apporte pas moins quelques nouvelles et intéressantes précisions.

Il n'est pas tendre pour l'infortuné monarque. Il n'aurait rien eu, à l'en croire, contre la conclusion de la paix le plus tôt possible, mais il en veut à l'empereur Charles d'avoir cherché la paix à tout prix. Plus d'une fois, il l'accuse d'insincérité. Ce reproche est-il fondé? Peut-être. Mais lorsqu'un homme est dans la situation de l'Empereur, lorsqu'il sent que tout croule autour de lui, lorsqu'il a la certitude que la débâcle générale, présagée déjà par de sinistres craquements, va se produire inéluctablement, comment peut-on lui reprocher d'avoir parfois fardé la vérité vis-à-vis d'un allié qui, par son obstination, l'entraîne dans l'abîme?

Dans cette insincérité Charles a pu se montrer maladroit quelquefois. D'accord. La façon dont il a tâché de se disculper à l'égard de Guillaume II et du gouvernement de ce dernier dans l'affaire de la fameuse lettre au prince Sixte de Bourbon, pour ne citer que ce seul exemple, n'était certainement pas très heureuse... Mais l'antipathie que l'auteur porte à l'empereur Charles est telle qu'il lui en veut même là, où les événements ont donné pleinement raison au successeur de François-Joseph. Comment nier aujourd'hui que, du point de vue des intérêts des « Centraux », la proclamation de la guerre sous-marine « sans restrictions » fut une faute?

Le général von Cramon nous montre Charles et son ministre des Affaires étrangères s'opposant de toutes leurs forces à l'*Unbeschränkte U-Bootkrieg* à l'occasion de la mission à Vienne de l'amiral von Holtzendorf, chef du grand état-major de la marine allemande. Mais s'ils y étaient opposés, c'est parce qu'ils étaient d'avis, nous dit le général, que par là l'Amérique pourrait être amenée à se joindre aux ennemis de l'Austro-Allemagne, alors que l'Angleterre ne pourrait que difficilement être terrassée. Quoi de plus juste? Mais l'auteur, tout en concédant ce point, n'en maintient pas moins (« le président Wilson l'a du reste reconnu lui-même ») que l'Amérique serait entrée dans la Grande Guerre même sans l'*U-Bootkrieg*. Ici une citation du *Richmond Va* (2). *Times Dispatch* — apparemment une obscure feuille américaine — où nous trouvons des phrases telles que les suivantes : « Les guerres ne sont menées que rarement pour des raisons d'ordre idéal... Idéaux et principes ne jouent qu'un rôle subsidiaire... Même sans de pareils mobiles nous aurions été quand même entraînés à faire la guerre. L'industrie et le capital ne pouvaient perdre les milliards investis du côté qui semblait appelé à succomber promptement. »

Pareille explication de l'intervention américaine est fort plausible après tout... Il n'en reste pas moins que la proclamation par les Centraux, de la guerre sous-marine sans restrictions — danger formidable pour un pays comme la Grande-Bretagne : à ce sujet

(1) *Deutschlands Schicksalsbund mit Oesterreich-Ungarn*. Verlag für Kulturpolitik. Berlin.

(2) « Virginia » : nom de l'Etat américain où se trouve Richmond.

nul doute — a pour le moins accéléré cette intervention avec ses incalculables conséquences.

Conrad von Hoetzendorf était, cette fois, il convient de le reconnaître, du même côté que son mi-homonyme allemand. Au conseil de la couronne de Vienne, qui eut à statuer sur cette question importante entre toutes, il demanda la parole (il l'a raconté lui-même à l'auteur) et déclara :

« Si Sa Majesté l'Empereur veut laisser se rouiller dans son fourreau le glaive le plus aigu dont disposent les Puissances centrales, il devra porter dans l'avenir toute la responsabilité de la perte de la guerre... »

L'Empereur et le comte Czernin cédèrent...

* * *

Le général von Cramon en veut aussi beaucoup à l'Empereur d'avoir interdit à un certain moment aux aviateurs de jeter des bombes incendiaires ou à gaz derrière le front italien sans son autorisation expresse. Le général Conrad eut beau protester : cette interdiction n'en resta pas moins longtemps en vigueur. Comme de leur côté les aviateurs italiens ne se gênaient en aucune façon, il est assez naturel que les troupes austro-hongroises n'aient pas gardé à manifester un vif mécontentement au sujet du veto impérial, qu'on attribua à l'influence directe de l'Impératrice. Du reste, l'auteur ne fait pas cette supposition siennaise en toutes lettres (1) ; il a raison, car dans un article récent du *Pester Lloyd* sur le livre de von Cramon, le général baron Arz von Straussenburg, qui en mars 1917 succédait à Conrad von Hoetzendorf comme chef du grand état-major austro-hongrois, nous apprend que le veto impérial en question fut provoqué par une démarche du Pape Benoît XV, désireux de protéger contre la destruction les églises et les monuments artistiques se trouvant derrière le front italien.

Dans un dernier et très bref chapitre qu'il intitule « Coup d'œil rétrospectif », l'auteur reproduit une lettre de l'Empereur au comte Czernin en date de mai 1917, lettre qui, dit-il, confirme toutes les appréciations par lui émises sur le rôle de Charles. Nous dirons, nous, que le Souverain y fait preuve de beaucoup de sagacité et d'intelligence, d'un esprit alerte et nullement banal. Mais nous conviendrons volontiers que ce document ne respire guère une sympathie particulière à l'égard de l'Allemagne, de la Prusse surtout, et des Hohenzollern !

« En 1866, y lit-on, la Prusse nous a battus par l'intermédiaire de Bismarck et de Moltke, nous mettant à la porte de l'Allemagne. Par là se terminait un des drames de la maison des Habsbourg. Cependant Bismarck connaissait, d'une part, la vitalité de notre bien-aimée Autriche ; il savait, de l'autre, qu'il n'y a pas place pour deux États allemands en Europe centrale ; il inventa donc la Triple-Alliance. Son objet : fortifier notre ennemi mortel l'Italie ; nous obliger à tolérer son influence sur nos Italiens, influence dangereuse et nocive pour la situation de grande Puissance de la monarchie des Habsbourg, enfin nous mettre entièrement dans la dépendance militaire et économique de l'Allemagne, soit en employant à cet effet des moyens pacifiques, soit par une guerre menée en commun... Dans le domaine militaire ils (les Allemands) ne cessent de travailler à nous subjuguier. En 1914 notre splendide armée a mené à elle seule (?) la guerre contre le colosse russe et couvert Berlin, mais après l'échec de Loutsk (fort semblable du reste à celui des Allemands sur la Marne), l'empereur d'Allemagne, utilisant l'irresponsable stupidité du haut commandement d'alors, demanda à avoir le commandement suprême. Ce fut la triste période de l'échange réciproque d'officiers, véritable insanité : un capitaine prussien, comment pouvait-il provoquer de l'enthousiasme dans un bataillon bohémien (tchèque) ?... Tout cela faisait naturellement croire à l'étranger que l'Autriche était entièrement sous l'influence de la Prusse, ce qui ne pouvait, cela va de soi, hâter la paix. Une éclatante victoire militaire de l'Allemagne serait notre perte. L'Allemagne n'a cessé d'avoir cette arrière-pensée : Si cela va mal, il me reste toujours l'Autriche comme *Kompensationsobjekt*. Une paix à l'amiable (!) sur la base du *statu quo* serait pour nous la meilleure des solutions... Nous effondrer en même temps que l'Allemagne, rien que par pure noblesse, serait un suicide... »

(1) Ailleurs il repousse catégoriquement les assertions malveillantes d'après lesquelles l'offensive autrichienne contre l'Italie à la fin de 1917 aurait été arrêtée sur les instances de l'impératrice Zita.

L'empereur Charles dit plus loin être persuadé de la loyauté de Guillaume II. Mais il y a ses conseillers — « et on sait l'influence qu'ils exercent sur lui ».

« Je me résume : je crois que le seul moyen pour l'Autriche de se tirer du présent gâchis serait une paix sans annexions ni indemnités et, après la guerre, une alliance avec la France, comme contrepartis à l'alliance allemande. Mais les antagonismes germano-français sont insurmontables, dira-t-on. Et nos relations avec l'Italie ? »

Ces raisonnements ne sont peut-être pas tous infaillibles au même degré, mais il en est de fort sensés et ils témoignent en tout cas, chez l'auteur de la lettre, d'une intelligence vive et éveillée à côté d'un ardent patriotisme.

Qu'importe après cela si à l'enterrement, à Artstetten, de l'archiduc François-Ferdinand et de son infortunée épouse, Charles a effectivement laissé échapper cette parole malheureuse : « Espérons que cette fois nous allons enfin avoir la guerre... » (p. 157). Pure calomnie peut-être du reste, le général von Cramon ne tenant pas ce renseignement de première main.

* * *

Des autres chapitres du livre du général von Cramon, c'est peut-être la silhouette du feld-maréchal Conrad von Hoetzendorf qui se dégage le plus nettement. Dans une certaine mesure elle domine, peut-on dire, presque toute la situation militaire. Conrad (chef du grand état-major de toutes les forces armées austro-hongroises des débuts de la guerre à mars 1917, plus tard, jusqu'en juin 1918, commandant du front tyrolien) n'aurait jamais dû être « soldat seulement ». Alors qu'en Allemagne bien peu nombreux étaient ceux qui s'imaginaient qu'une débâcle générale pût être le résultat d'une guerre malheureuse, l'éventualité d'une « dissolution » pesait sur la monarchie danubienne dès le premier jour des hostilités ; elle pesait également sur Conrad. Pourquoi celui-ci avait-il proposé une guerre préventive contre la Serbie en 1908, contre l'Italie en 1911 ? Sûrement pas parce qu'il aurait eu « une mentalité de condottiere ». C'est qu'il se rendait compte qu'un État fort doit avoir des buts positifs ; qu'une attitude défensive expectante ne laissant l'initiative de l'attaque qu'à l'ennemi seul ne suffit pas pour un pays comme l'Autriche impériale que tant de dissensions intérieures travaillent. L'Allemagne exceptée, cette Autriche n'a pas un seul pays voisin dont les desiderata ne s'étendent pas par delà ses frontières, et, soit ouvertement, soit secrètement, ces desiderata trouvent des échos quelque part en Autriche même. Alors qu'à l'intérieur ce sont de perpétuelles « jongleries » avec les partis et les nationalités et que, peu à peu, l'idée austro-hongroise finit par s'incarner dans la seule personne du vieux monarque...

La guerre commencée, Conrad ne réussit que très difficilement à faire prévaloir son point de vue : il faut frapper aussi fort que possible sur le front russe. C'est de ce côté qu'il faut, selon lui, chercher une solution, alors que Falkenhayn (ancien ministre allemand de la Guerre, chef du grand état-major de l'armée active de septembre 1914 à août 1916) veut la chercher à l'ouest. Résultat : Verdun... Il est curieux que le point précis où les Allemands veulent frapper un grand coup à l'Ouest ait été longtemps tenu secret vis-à-vis de l'allié autrichien !

Nous avons entendu plus haut l'empereur Charles parler de la « splendeur » armée autrichienne tenant seule tête au colosse russe. En réalité — et le livre du général von Cramon nous le montre une fois de plus — l'Autriche-Hongrie aurait certainement succombé sans l'aide allemande. Les armées russes étaient impuissantes contre celles du Kaiser, c'est entendu ; il serait injuste de ne pas reconnaître qu'elles étaient de taille à battre l'Autriche. Cette constatation n'a nullement pour objet de dénigrer les mérites de l'ancienne armée impériale et royale. Amalgame de nationalités diverses, assemblage de facteurs dont beaucoup travaillés par des forces centrifuges qui ne faisaient que s'intensifier à mesure que les hostilités se prolongeaient, cette armée portait en elle des germes de faiblesse morbide qui mettent d'autant plus en relief les succès qu'il lui arriva de remporter sur plus d'un front.

Bien intéressant est le renseignement que l'auteur nous donne au sujet des projets de Conrad quant à un traité de paix séparée avec l'empire russe après le désastre russe de Gorlice (Galicie) en mai 1915. Conrad voulait faire abandon à la Russie de la Galicie

orientale et consentir à l'inclusion de la Roumanie et de la Bulgarie dans la sphère d'influence russe. Bien plus : il était prêt à proposer à la Russie le Bosphore et les Dardanelles. En échange, celle-ci devait laisser à l'Autriche-Hongrie les mains libres en Serbie, en Albanie et au Monténégro. Il ne résulta rien de ce projet inspiré de toute évidence par la haine portée par Conrad à l'Italie; nous aimons à croire, du reste, que jamais Nicolas II n'eût consenti à lâcher ainsi Serbes et Monténégrins.

Conrad, estime notre auteur, était indubitablement supérieur de beaucoup à tous les autres grands chefs austro-hongrois. Il voyait clairement les choses et leur enchaînement. A quelques exceptions près, sa volonté était dirigée là où elle devait l'être; son savoir était grand; mais entre ce *wollen* et ce *können*, ce vouloir et ce savoir, il y avait non seulement lui et ses capacités, il y avait aussi les moyens d'action, l'instrument. Ici il arriva à Conrad de perdre le « coup d'œil », de se croire plus riche en moyens d'action qu'il n'était, cependant que, à mesure que le temps s'écoulait, l'« instrument » perdait de plus en plus en valeur, la fissure entre le « vouloir » et le « pouvoir » s'élargissait. Nommé commandant en chef du front tyrolien, Conrad finit par vouloir marcher contre l'Italie à lui seul; on sait les résultats désastreux pour l'Autriche-Hongrie de cette décision.

Les rapports entre les dirigeants des armées austro-hongroises et allemandes étaient devenus, semble-t-il, plus étroits et plus confiants depuis le départ de Falkenhayn, remplacé par Hindenburg en août 1916, mais ce que l'auteur appelle des « disharmonies » (un chapitre spécial est intitulé ainsi) continua à se produire parfois. Elles avaient surtout trait, semble-t-il, à l'Italie, contre laquelle l'allié allemand semblait en général peu disposé à « donner » de toutes ses forces. Mais puisque je viens d'écrire le nom de Hindenburg, je ne puis résister à la tentation de citer une repartie du vieux feld-maréchal.

Il vient d'arriver au grand quartier général austro-hongrois accompagné de Ludendorff. Tout le monde y est profondément déprimé. C'est que la Roumanie vient d'entrer en guerre et d'envahir la Transylvanie où on n'a rien à lui opposer. Mais alors Hindenburg :

« Réjouissons-nous, au contraire, d'avoir une fois de plus devant nous un ennemi qui ne se terre pas dans les tranchées. Quand, où, comment le battons-nous? Je ne le sais pas encore. Mais nous le battons, je vous le promets. »

* * *

Du front occidental il est à peine question dans le livre du général von Cramon. Voici un des très rares passages où la Belgique est nommée. Au printemps de 1918, le général est reçu à Laxenburg par le roi Louis de Bavière. La conversation tombe sur le désir ardent de l'empereur Charles de faire la paix. « Nous ne renoncerois pas à la Belgique », déclare alors le roi, en ajoutant que « nous » ne saurions le faire à cause des « braves Flamands » qui comptent sur l'aide allemande. Ne cherchons pas querelle au roi de Bavière d'avoir employé ici une formule d'exactitude douteuse, mais constatons, ainsi que le fait notre auteur, que cet entretien démontre jusqu'à l'évidence combien les avis étaient partagés en Allemagne au sujet des conditions d'une paix éventuelle.

* * *

Avant de prendre congé de l'auteur de *Deutschlands Schicksalsbund mit Österreich-Ungarn*, relevons un passage où il compare le débarquement de contingents armés de l'Entente à Salonique pour tenter de tendre la main à la Serbie, à la violation de la neutralité belge. Certes, la Grèce était neutre à ce moment-là, mais le général von Cramon néglige de faire observer qu'elle n'était restée neutre qu'en violant son traité d'alliance avec cette même Serbie. Il y a là une différence essentielle avec la Belgique de 1914, simple victime d'une invasion qu'elle n'avait provoquée en rien, alors que la Grèce de Constantin XII avait, elle, fait litière d'un traité signé trois ou quatre ans auparavant. A part cela, la violation d'un traité ou accord entraîne nécessairement d'autres violations, hélas! Le traité de 1839 qui garantissait la neutralité belge une fois foulé aux pieds, d'autres instruments analogues étaient inéluctablement voués au même sort. Pussions-nous ne jamais assister au spectacle lamentable que présenteront en cas d'une nouvelle

conflagration européenne les accords interdisant l'emploi en cas de guerre de telles ou telles armes! Aussitôt un de ces « chiffons de papier » déchiré, les autres Etats belligérants suivront l'exemple à qui mieux mieux; le *scramble*, pour employer la pittoresque expression anglaise, sera général, et de tout cet assemblage imposant de « conventions » et de « déclarations » solennelles, il ne restera rien...

Telles sont les perspectives peu rassurantes qu'a fait naître devant nous le parallèle de von Cramon entre l'invasion de la Belgique et l'occupation de Salonique en 1915. *Dii avertant omen.*

Comte PEROVSKY.

De l'état présent de la philosophie

La Philosophie de Newman⁽¹⁾

Rien n'est plus décevant que la philosophie religieuse. Branchée sur un objet formel hybride, elle verse tantôt dans un rationalisme étriqué qui use d'une dialectique pseudo-rationnelle, paralysée dès son principe parce qu'elle veut être *mesure* de son objet alors qu'elle est *mesurée* par lui, écrasée par lui; tantôt elle s'effrite dans un mysticisme déliquescent où la pensée s'essouffle vers sa divinisation. Renan tombe dans l'un et l'autre travers. Le 6 octobre 1845, il rompt définitivement avec Saint-Sulpice : pénétré d'hégélianisme, il opte contre sa foi pour la métaphysique du devenir qu'il va tenter, au cours de toute une vie, d'appliquer à une matière désormais morte pour son cœur et pour son intelligence. Deux jours plus tard, le 8 octobre, à Littlemore, Newman clôture quinze années de labeur obstiné et de recherche passionnée par un acte d'adhésion au catholicisme.

La blessure faite au Corps mystique du Christ était cicatrisée. Le point de départ du converti pouvait cependant paraître exactement le même que celui de l'apostolat; tous deux partent de la considération du changement, mais tandis que l'un, prisonnier de ce concept, s'enferme, par paresse d'esprit, dans une théorie de l'évolution qui, appliquée à l'histoire, par un pur décret *a priori* qu'aucune expérience ne justifiait, va engendrer les plus étranges paradoxes, moins acceptables à la raison que l'intervention surnaturelle qu'elle s'obstine à nier, l'autre, observateur patient du déroulement de l'histoire, loin d'appliquer aux faits historiques une hypothèse qu'ils faisaient craquer de toutes parts, en extrait la loi *propre* de leur développement vital. D'une part, et malgré les apparences et l'artifice d'un *style* qui sait rester souple en dépit de sa sécheresse de fond (2), un esprit se laisse envahir par un système à travers quoi toutes choses se trouvent déformées, amenées, déplacées de leur axe réel; de l'autre, un esprit qui garde sans faiblir sa souplesse de *pensée*, qui, lui aussi, construit, avec plus de minutie et de patience peut-être, son système d'explication de la croissance du christianisme, en reste toujours le maître, parce qu'il sait que les choses portent en elles-mêmes leur fécondité originelle et leur principe d'hierarchie systématique. Comme le souligne avec bonheur un récent interprète de la pensée newmanienne, M. Guitton, il est difficile, malgré les apparences contraires à première vue, de trouver deux attitudes de pensée plus opposées

(1) JEAN GUITTON, *La Philosophie de Newman*, Paris, Boivin et Cie, 1933.

(2) J'entends par là ce lyrisme « sec » de Renan, son ton pseudo-poétique décidément insupportable qui masque avec peine une pensée dure, un cœur orgueilleux.

que celle du grand solitaire d'Edgbaston et celle de Renan et de sa progéniture moderniste. Le modernisme combat le « système » d'un catholicisme rétrograde, rebelle aux exigences d'une mentalité moderne qui a découvert l'ultime vérité : le relativisme, et il sombre du même coup dans un « système » plus rigide, plus sclérosé, plus exsangue que celui qu'il prétend combattre : un radicalisme, matériel au sens philosophique du mot, où les choses sont vues, non plus en elles-mêmes, mais en fonction d'une théorie qui les médiatise en les déformant, un radicalisme au surplus négatif, où la partie positive se réduit à un mélange de rêves, d'aspirations confuses, de sentiments désorbités. C'est toujours l'identique et vieux refrain logique qu'il faut évoquer ici : à la place de l'absolu, les modernistes n'ont encore trouvé que le relatif, auquel, sous la pression d'une pensée plus fidèle à elle-même que l'homme qui en use, ils prêtent tous les caractères de l'absolu. Le baron von Hügel n'avait pas tort d'écrire à M. Loisy que la querelle moderniste était, en son fond, beaucoup plus philosophique que critique.

Au contraire, chez Newman, on ne trouve pas cette fausse métaphysique sous-jacente à la pensée qui s'applique à épouser le rythme de l'histoire. En un sens, on peut dire qu'il n'y a pas de philosophie newmanienne : si l'on entend par système une organisation *a priori*, un agencement conceptuel et mécanique que la pensée veut imposer aux faits, à coup sûr, il n'est pas de système newmanien. En un autre sens encore, au sens authentique du mot philosophie : l'étude des principes premiers de l'être et des êtres, il n'y a pas non plus de philosophie chez Newman. Certes, comme tout historien, il use d'intuitions philosophiques parce qu'il ne peut faire autrement et que la texture de la réalité, de la réalité historique surtout, est, en son intimité même, philosophique; certes, et ce n'est pas là un de ses moindres titres de gloire, il a pris nettement conscience de ces éléments philosophiques inclus dans la trame de l'explication de l'histoire et qui gravitent tous à l'entour de cette notion si féconde (non seulement en apologétique, mais en histoire humaine, en histoire des dogmes où la part de l'humain ne peut pas être négligée au profit d'un surnaturel exclusif, puisque les dogmes sont reçus par des hommes), à l'entour de ce concept de *développement* qui n'est explicatif que parce qu'il est inhérent aux choses de l'histoire, lesquelles sont toujours, par un côté, *humaines*. Il y a liaison profonde entre cette notion newmanienne de *développement*, c'est-à-dire *l'union du changement continu, signe de la vie, à la permanence essentielle, marque de la vérité*, et cette autre notion, que Newman a moins soulignée, mais qui semble l'autre pôle de sa pensée : celle de la *personne humaine*, qui, sujet permanent et identique de la vie, conditionne matériellement ce que Newman appelle *l'enlargement* du dogme et des vérités révélées. Le dogme et la vérité révélée sont *en eux-mêmes* immuables : ils participent à la pure actualité du Divin, mais ils sont communiqués à des hommes et entrent dans le cours de l'histoire humaine qui est une histoire vivante, et vivante d'une vie qui n'est qu'*analogiquement* la même que celle de Dieu dont le dogme et la vérité révélée nous font, d'une manière surnaturelle, atteindre, incomparablement mieux qu'au moyen d'une raison livrée à sa faiblesse, l'essence et les manifestations. La personne humaine est centrée dans le temps; Dieu est l'éternité. Newman a très bien vu que « le temps est nécessaire, en raison de la nature même de l'esprit humain, pour la pleine compréhension et le parfait achèvement des grandes idées »; dès lors, « les plus hautes vérités, bien que communiquées une fois pour toutes au monde par des maîtres inspirés, mais, étant reçues et transmises par des esprits non inspirés et par des intermédiaires humains, ont réclamé un temps d'autant plus long et une pensée d'autant plus profonde pour être pleinement élucidées (1) ». Mais il n'a pas pénétré jus-

qu'aux substructions philosophiques de l'idée nouvelle qu'il venait de mettre en si puissant relief. La personne humaine, en effet, incluse dans le temps, sujette à la vie et au changement, conditionne matériellement la relativité des formules dogmatiques, mais, en même temps, elle en sauve, toujours *a materia parte*, le caractère absolu, qui est formellement inscrit en leur teneur, car l'immatérialité de sa raison, et *a fortiori* de sa raison confortée par la Grâce, est capable de saisir, au moins d'une façon confuse, l'absolu, et participe d'ailleurs, en quelque manière, à l'absolu et à l'éternité de par sa permanence et sa spiritualité immortelle. Telle est, nous semble-t-il, une des nombreuses racines métaphysiques de la notion de développement. Newman n'a pas tenté d'aller au fond même des présupposés philosophiques de sa théorie et c'est en ce sens qu'on peut affirmer qu'il n'existe point de philosophie newmanienne. Le grand Cardinal a donné dans son ouvrage célèbre une interprétation *historique* d'un principe qui, en soi, s'appuyait sur le roc solide de la philosophie et que le thomisme, croyons-nous, peut intégrer sans peine, mais il en a fait un usage exclusivement historique. Servi par un instinct sagace et doué d'une acuité de regard peu commune, il a utilisé, en l'appliquant à la substance concrète de l'homme et du dépôt de la révélation, le grand principe que *la Grâce n'abolit pas la Nature, mais la surdève*, sans faire porter sa critique sur les aspects métaphysiques de la question qui pouvaient rationnellement en justifier la teneur. Sans doute, trouve-t-on chez lui maint aperçu philosophique sur la nature du temps, la fonction du langage, le rôle de l'*idea* (qui, dans sa pensée, et d'ailleurs dans le génie même de la langue anglaise, ne correspond que très partiellement au sens philosophique du mot *idée*) : rien de tout cela ne dénote une philosophie proprement dite, et surtout spécifiquement newmanienne; tout cela indique plutôt un *sens commun* prodigieusement aiguë, une intuition préphilosophique étonnamment nette des nécessités métaphysiques enfermées dans l'être même des faits de l'histoire. Newman n'avait du reste reçu aucune formation philosophique; on pourrait même prétendre, sans verser dans le paradoxe, qu'il n'avait pas l'esprit philosophique. Sa répugnance pour l'abstrait, son goût total pour le concret orientaient sa pensée vers l'histoire pure. D'autre part, dépourvu à l'extrême de toute tendance à la systématisation préalable des faits et servi par un *sens commun* (si facilement flexible, déformable, chez un savant engoncé dans sa spécialité), extraordinairement ferme, renforcé, nous n'en doutons pas, par une lumière supérieure, il a bâti un édifice qui représente à nos yeux le type même de la construction historique : ces qualités, positives et négatives, que nous avons essayé de dégager de sa mentalité, font de Newman un des plus grands historiens de tous les temps, un historien qui nous livre une interprétation des faits conformes aux seules exigences des faits, un historien qui n'impose pas aux choses la loi branlante et déformante des postulations conscientes ou inconscientes de sa philosophie, un *historien pur*.

De cette prudence dans le maniement des contingences historiques, nous en trouvons une nouvelle preuve dans la conscience qu'a Newman du caractère *hypothétique* (au sens scientifique du terme) de sa notion de développement : sa théorie a pour but de rendre compte, en fonction des faits eux-mêmes et de leurs suggestions que tout vrai savant doit percevoir, de la difficulté surgie de la relativité des formules dogmatiques. Une telle attitude n'implique à nouveau qu'*indirectement* un substrat philosophique et une mentalité philosophique. Le philosophe ne vise pas à *sauver les phénomènes* : il s'attache à en donner une explication *exhaustive* qui les prend de l'intérieur.

Telles sont, à larges traits, les perspectives que nous eussions aimé voir nettement dessinées dans l'étude, par ailleurs très remarquable, de M. Guittou : elles s'entre-croisent toutes en un même

(1) « C'est ce qu'on peut appeler la théorie des développements », ajoute NEWMAN, *Essay on the development of christian doctrine*, London, Toovey, 1845, 1^{re} édition, p. 27. C'est nous qui soulignons.

axe : les rapports de la philosophie et de l'histoire. M. Guittou a préféré s'en tenir à l'exposé objectif de la théorie newmanienne essentiellement vue dans ses relations avec l'histoire religieuse. C'est un point de vue que le titre de son livre n'annonce pas immédiatement. En tout cas, M. Guittou a supérieurement montré que la doctrine newmanienne est irréductible à une simple (disons même simpliste) adaptation de l'évolution biologique à la théologie, comme le voulait Sabatier, ou encore à une défense dialectique de positions de la théologie romaine, comme l'assurait Tyrrel. La belle et noble figure de Newman, son masque de César chrétien, domine ces confusions.

MARCEL DE CORTE,
Assistant à l'Université de Liège.

Au loin... Jadis...⁽¹⁾

Pertes et gains

La morne certitude que l'homme — tout homme — doit mourir solitaire avait été jetée brutalement dans mon esprit et s'y était fortifiée par la fréquence des crises de la maladie dont je souffrais à cette époque, et dont chacune menaçait d'être la dernière. Et l'intelligence, et l'appréhension de l'ultime solitude qui sera la nôtre au moment de quitter les biens terrestres, de dire adieu à la lumière et à la vie me faisaient sans doute penser que nous sommes forcément et semblablement solitaires lorsque la pensée de notre destinée s'offre à nos réflexions les plus intimes, solitaires aussi dans nos plus profondes émotions. En tout cas, je n'ai jamais eu, ni désiré, de confidant en ces circonstances, et ceci me fait souvenir des derniers mots que me dit mon frère cadet — l'être que j'aimais le plus au monde et avec lequel j'avais le plus d'intimité — le jour où nous nous trouvâmes tous les deux sur le bateau où j'avais pris passage pour l'Angleterre, mon *home*, comme je me plaisais à dire pour son grand amusement.

C'était après les sombres années récemment traversées, je jouissais alors de longues périodes d'une santé relativement bonne et avais retrouvé le bonheur de mes solitudes aimées et ma communion avec la nature agreste en compagnie des oiseaux sauvages. Lorsque nous nous fûmes étreint les mains et dit adieu une dernière fois, il ajouta : « De tous ceux que j'ai jamais connus, tu es le seul que je ne connaisse point ».

Ces mots, j'imagine, n'eussent jamais été prononcés par la mère d'un fils très aimé, car sa perspicacité, née de son extrême amour, dépasse infiniment celle du frère ou de l'ami le plus intime. Jamais je ne soufflai mot à ma mère de mes doutes et de mon agonie, je ne lui parlais que de mes souffrances physiques et pourtant elle savait tout ce qui se passait en moi, et moi, je savais qu'elle le savait. Et cette intuition si profonde qu'elle avait du tempérament de mon esprit fit qu'elle ne me questionna ni ne me scruta jamais, mais chaque fois qu'elle se trouvait seule près de moi elle faisait allusion, avec la plus délicate tendresse, aux questions spirituelles, me parlant d'elle-même, des consolations que sa foi lui donnait, de la paix, de la force qu'elle en tirait dans tous nos revers et nos inquiétudes. Je savais aussi que mon état d'esprit l'inquiétait d'autant plus que ce n'était pas la première fois qu'elle passait par une épreuve semblable. Mon frère aîné, alors absent depuis longtemps, avait à peine dépassé l'adolescence qu'il jetait par-dessus bord toute croyance et se félicitait de s'être débarrassé de ces fables de vieilles femmes, ainsi qu'il disait dédaigneusement. Cependant, devant ma mère, il ne fit jamais allusion à ce changement, mais elle avait compris et lorsqu'elle nous parlait du sujet qui lui tenait le plus au cœur et qu'il écoutait dans un respectueux silence, elle savait ce qu'il pensait, ce qu'il sentait, elle savait qu'il aimait sa mère par-dessus tout, mais qu'il se libérait de son credo.

(1) Nous devons à l'obligeance de la Librairie Stock, à Paris, la publication de ce chapitre final des captivants souvenirs de jeunesse du grand écrivain anglais dont la traduction paraîtra bientôt.

A lui, la chose avait été facile à cause de sa parfaite santé. Lorsqu'on se porte bien, l'idée de la mort ne vous hante pas, elle demeure si lointaine que l'on se croit pour ainsi dire immortel; l'esprit refuse de l'admettre et, n'étant pas troublé par cette pensée, il reste clair, vigoureux, libre. Que m'eût importé la croyance en un autre monde si je n'avais été soudain condamné à une mort prématurée alors que la seule aspiration de mon âme était la vie, rien que la vie, la vie pour toujours!

Ce fut alors que ma mère mourut. Sa santé si belle s'altéra tout à coup et elle déclina rapidement. Elle souffrit beaucoup. La dernière fois que j'approchai de son lit elle me dit qu'elle était bien lasse, mais qu'elle ne craignait pas la mort et qu'elle serait heureuse de partir si ce n'était la pensée de me laisser dans un état de santé si précaire et l'esprit si éprouvé. Même alors, elle ne me posa pas de questions, mais exprima seulement l'espoir que ses prières pour moi seraient exaucées et qu'à la fin nous nous retrouverions.

Je ne puis dire que je l'ai perdue comme je le terais s'il était question de quelque parent ou ami. L'amour d'une mère pour l'enfant de sa chair diffère essentiellement de toute autre affection et brûle d'une flamme si claire et si fidèle qu'il apparaît comme l'unique chose immuable en cette changeante vie de la terre. Ainsi la mère qui n'est plus demeure une lumière sur nos pas et une consolation...

Je fus surpris, il y a quelques années, d'entendre un de mes amis exprimer comme jamais je ne l'avais entendu faire les sentiments les plus secrets et les plus chers que m'inspirait ma mère. Cet ami, bien qu'encore jeune, s'était fait un nom dans le monde; il n'avait jamais connu sa mère, morte lorsqu'il était petit enfant. Il s'en lamentait, non seulement à cause de son enfance privée de soins maternels, mais surtout parce qu'il se rendait compte maintenant de quel bien infiniment précieux il avait été frustré, bien que tous possèdent le durable et réconfortant souvenir d'un amour différent de tous les autres amours connus aux mortels et qui est, pour ainsi dire, une intelligence et une prescience de l'immortalité.

Dans mes lectures, rien ne me va plus au cœur que le récit vécu de l'amour mutuel d'une mère et d'un fils, ainsi que nous le trouvons dans ce livre véridique dont j'ai déjà parlé, *l'histoire de mon enfance*, par Serge Aksakoff. Parmi les autres livres, je citerai les premiers chapitres de *l'Autobiographie*, de Seigh Hunt. Aux récits du dévouement de sa mère, de l'amour et de la pitié qu'elle prodiguait aux malheureux, je m'écriai : « Comme elle ressemble à ma mère! Ma mère eût agi de même! »

Je veux, ici, donner un exemple de son aimante bonté : Quelques jours après sa mort, j'eus occasion d'aller chez un de nos voisins indigènes, dans un humble rancho bien pauvre. Je ne pensais pas que je n'avais point revu ces gens depuis le triste événement, mais, comme j'entraais dans la salle, la vieille mère de famille — elle avait des petits-enfants de mon âge — lorsqu'elle me vit, se leva de son siège et vint au-devant de moi à pas chancelants. Elle prit ma main dans les siennes, les larmes inondant ses yeux, et dit en gémissant : « Elle nous a quittés, elle qui m'appelait mère, à cause de mes années et de son cœur si bon! C'était elle qui était une mère, et notre mère à tous. Que deviendrons-nous sans elle?... »

Ce ne fut qu'après être sorti et remonté à cheval que je me rendis compte que les souvenirs de la vieille femme remontaient au temps lointain où ma mère était une toute jeune épouse, bien des années avant ma naissance. Elle se rappelait de nombreux actes de bonté et de compassion, elle se souvenait que, dans cette même maison; alors qu'une de ses filles venait de mourir en couches, elle reçut la visite de ma mère, venue leur apporter aide et réconfort. Ma mère, qui me nourrissait alors, voyant que l'enfant vivait, l'emporta à la maison, et pendant plusieurs jours le soigna en même temps que moi et lui donna le sein jusqu'au moment où on put trouver une nourrice.

Dès l'époque où je commençai à penser par moi-même, je m'émerveillai de sa tolérance, car sa vie était celle d'une sainte, et ses pensées de la plus haute spiritualité. Pour elle, enfant de la Nouvelle-Angleterre par ses parents et ses ancêtres, élevée dans une atmosphère intensément religieuse, les gens des pampas parmi lesquels le destin l'avait jetée devaient être à peu près comme les habitants d'un autre monde, aussi étrangers à son âme, moralement et spirituellement, qu'ils se différencient, extérieurement de sa propre famille par le langage, le vêtement,

les coutumes. Pourtant elle se mêlait à eux, les visitait, s'asseyait aimablement parmi eux dans les plus pauvres ranchos, s'intéressait autant à leurs affaires que si elle eût été des leurs. Cette sympathie et cette liberté la leur rendaient chère, cependant ils se chagrinaient de ce qu'elle n'appartint pas à leur foi. Elle était protestante; ils ne savaient guère ce que cela signifiait exactement, mais ils supposaient que ce devait être chose fort répréhensible. Quelques-uns s'imaginaient que les protestants avaient pris part à la crucifixion du Sauveur; d'ailleurs, ils n'allaient point à la messe ni au confessionnal, ils méprisaient les saints, ces êtres glorifiés, la Reine du ciel et les anges, protecteurs des âmes chrétiennes en cette vie et leurs intercesseurs dans l'autre. Ces bonnes gens voulaient le salut de ma mère, et lorsque je naquis, la même vieille personne dont j'ai précédemment parlé, découvrant que j'étais venu au monde en la fête de saint Dominique, s'efforça de persuader ma mère de me donner le nom de ce saint, car c'était la coutume religieuse du pays. S'ils la persuadaient, pensaient-ils, ce serait signe de grâce, ma mère n'aurait pas méprisé les saints et son cas ne resterait pas sans espoir. Mais mon nom était déjà choisi et ma mère ne le voulut point changer, même pour faire plaisir à ses pauvres voisins, et certainement pas pour un nom tel que celui de Dominique; peut-être n'en existe-t-il pas un dans le calendrier qui soit plus pénible aux hérétiques de toutes dénominations.

Nos braves voisins furent très froissés, — ce fut la seule peine qu'elle leur fit jamais — mais la bonne vieille et quelques-uns des siens, trop satisfaits du projet pour l'abandonner complètement, persistèrent à me nommer Dominique.

La bonté et la sympathie que ma mère témoignait à tous se manifestaient aussi dans la manière charmante dont elle exerçait l'hospitalité. C'était d'ailleurs une vertu générale dans le pays, chez la population indigène particulièrement. Cependant au cours de mes randonnées des années suivantes, alors que, par la vaste plaine, chaque nuit me faisait l'hôte d'une demeure différente, je ne rencontrais jamais rien qui égalât tout à fait l'hospitalité offerte par mes parents. Ceux-ci ne semblaient jamais plus heureux que lorsque étrangers et voyageurs se reposaient parmi nous. Ils recevaient aussi bon nombre de personnes qui montaient des provinces méridionales pour leur séjour périodique à la ville. On faisait halte à la maison et, la nuit passée, souvent on demeurait en demi-journée de plus. Tout le monde, sans distinction, était bien accueilli. Les plus pauvres, même ceux qu'en Angleterre on aurait traité de vagabonds, étaient reçus aussi volontiers que les gens de classe plus élevée. Nous, enfants, toujours prêts à nous divertir, jubilions lorsque à la table du souper se trouvait un convive de cette humble condition. Nous prenions nos places autour de la longue table chargée d'appétissantes victuailles; cependant notre père, d'un regard sévère, nous avertissait de la situation sociale du nouveau visiteur, si peu en rapport avec ce qui l'entourait. Nous lui jetions de furtifs coups d'œil, ravis d'être témoins de ses bredouillants efforts de conversation, mais nous savions que le moindre petit ricanement de notre part serait considéré comme une impardonnable offense. Plus nos convives semblaient pauvres, rustauds ou ridicules à notre point de vue enfantin, plus ma mère avait de cœur de les mettre à l'aise. Elle nous disait ensuite qu'elle n'aurait pu rire avec nous, car elle songeait que le pauvre reçu à notre table avait sans doute une mère en quelque lointain pays qui peut-être, au moment même où il se trouvait parmi nous, pensait à lui, priait et souhaitait qu'il rencontrât, dans sa vie nomade, quelqu'un qui lui vint en aide.

Je me souviens d'un grand nombre de ces hôtes de passage, mais je veux ici parler particulièrement de l'un d'eux — de lui et de la soirée passée en sa compagnie — car ce souvenir me demeure en mémoire avec une singulière fraîcheur et ma mère aimait aussi à l'évoquer.

* * *

J'avais alors neuf ou dix ans, notre visiteur était un jeune Espagnol, remarquablement beau et attirant d'expression et de manières. Il venait de Buenos-Aires et se dirigeait vers le sud de notre province, à soixante ou soixante-dix lieues de là. Après avoir demandé la permission de passer la nuit à la maison, il expliqua qu'il voyageait avec un seul cheval, car il préférait cette manière à celle des indigènes qui consiste à mener devant soi une *tropilla* au grand galop de l'aube à la nuit, et à changer toutes les trois ou quatre lieues de cheval. Avec son unique cheval, il

lui fallait voyager à loisir et prendre souvent du repos; il avait plaisir à s'arrêter chaque jour dans une nouvelle maison et à causer avec les habitants.

Après souper, pendant lequel il nous charma de sa conversation et de son pur accent castillan — une véritable musique — nous fîmes cercle autour d'un feu de bois dans la salle à manger et l'obligeâmes à prendre le siège du milieu, car il avait avoué qu'il savait pincer de la guitare et nous voulions être placés de façon à le voir aussi bien qu'à l'entendre. Il accorda l'instrument sans se presser, s'arrêtant pour continuer la conversation avec mes parents, puis enfin, voyant notre très grande impatience, il se mit à jouer. Nous n'étions pas habitués à des mélodies et à un style pareils, si différents des airs de danse à fioritures et des arpegges fantastiques si chers aux guitaristes indigènes, c'était une musique magnifique mais sérieuse.

Il s'arrêta longuement et reprit la conversation. Les morceaux qu'il venait de jouer étaient, nous dit-il, de Sarasate, son compositeur favori, un des guitaristes les plus fameux de l'Espagne. Sarasate avait composé quantité de morceaux de guitare avant d'abandonner cet instrument pour le violon. Il acquerrait, comme violoniste, une réputation européenne, mais l'Espagne regrettrait qu'il eût renoncé à l'instrument national.

La conversation de notre visiteur nous intéressait mais nous réclamions de la musique de plus en plus, et il jouait de moins en moins et à plus longs intervalles. Enfin il déposa la guitare et, se tournant vers mes parents, les supplia avec un sourire de l'excuser; il se sentait trop ému pour continuer. Il leur devait, ajouta-t-il, de leur dire ce qui le troublait ainsi, ils comprendraient combien, grâce à eux, cette soirée lui avait été bonne et à quel point il l'appréciait :

Il appartenait, raconta-t-il, à une famille nombreuse et très unie, tous les enfants réunis au foyer paternel. Aux soirs d'hiver, très froids en cette partie de l'Espagne, parents et enfants se réunissaient dans la *sala*, devant un grand feu de bûches de chêne. C'était le meilleur moment de la journée; on lisait, on cousait, on faisait un peu de musique, on chantait. Bien entendu, depuis les années qu'il avait quitté le pays, le souvenir de ce temps et de ces soirées lui était revenu parfois à l'esprit, pensée passagère, réminiscences, mais, ce soir, il éprouvait une impression différente; ce n'était plus un souvenir, c'était une résurrection du passé; parmi nous il était redevenu le petit gars espagnol, assis près du feu parmi ses frères et sœurs, près de ses parents. L'émotion qui le remplissait à cette évocation l'empêchait de jouer. Quelle étrange chose, dans cette immense pampa nue, presque inhabitée, si rude et si primitive, de rencontrer, de ressentir pareille impression!

Et tandis qu'il parlait, nous écoutions et combien ardemment! Nous buvions ses mots, ma mère tout particulièrement, dont les yeux mouillés brillaient d'émotion.

Dans la suite elle reparla souvent de ce visiteur d'un soir que nous ne revîmes plus mais qui avait laissé une image durable dans nos cœurs.

Telle était ma mère; ainsi apparut-elle à tous ceux qui la connurent. Pour moi personnellement, il y avait plus encore, un trait d'union secret entre nous parce que, mieux que n'importe qui, elle comprenait mon amour de la nature, la passion que j'avais de la beauté; elle sentait qu'en cela j'étais son plus proche. Ainsi, au delà et au-dessus de l'amour de mère à fils, nous étions apparentés spirituellement et je ressentais cette impression si vivement que toutes les magnificences qui me frappaient s'associaient en moi avec elle.

J'ai rencontré, chez notre regretté poète Dolben, ce sentiment exprimé avec une rare perfection dans ses *Vers au perce-neige*. « Je doute, écrivait-il,

*Que l'été avec ses roses et ses œillets,
Apporte fleur plus adorable,
Plus pensive et paisible que celle-ci;
A peine si le matin fait frémir ses silencieuses clochettes,
Et pourtant leur murmure au foyer me parle,
Car toutes choses douces, toutes choses belles,
Sont pour moi, ma mère, une partie de toi... »*

Ainsi en est-il pour moi. Toutes choses belles, mais avant tout les fleurs. Elle avait pour les fleurs presque de l'adoration. Son esprit religieux semblait les considérer comme de petites choses envoyées de l'Auteur de nos êtres et de la nature, ou comme les symboles divins d'un bien et d'une beauté qui dépassent notre puissance d'imagination.

Lorsque Dolben écrivit ces lignes sur le perce-neige, il pensait certainement que c'était une des fleurs préférées de sa mère. Ma mère aussi avait ses préférences: Elle aimait, plus que les roses et les œillets de notre jardin, les fleurs sauvages des pampas — fleurs que je n'ai jamais vues en Angleterre mais dont je me souviens bien; et si, par quelque hasard étrange, je me retrouvais dans cette distante contrée, j'irais à leur recherche et, en les retrouvant, je sentirais que je communie avec l'esprit de ma mère.

Ces souvenirs de ma mère adoucissent pour moi le rappel de ces années mélancoliques, années de jeunesse perdues et qui furent d'un déplorable effet sur moi puisque la seule pensée de cette période qui pour les autres est la plus pleine, la plus riche, la plus heureuse de leur vie, m'a toujours été douloureuse. Pourtant il me faut y revenir l'espace de deux ou trois pages, pour raconter comment, peu à peu, j'en suis sorti.

* * *

Mon cas n'était pas absolument celui de Cowper Castaway: j'étais, moi, l'homme qui fuit son bateau et, en nageant vers la côte tropicale, se trouve pris en plein marécage de palétuviers; il enfonce jusqu'aux aisselles dans la vase, les racines l'enserment comme des cordes, et il se débat frénétiquement pour échapper à son mortel destin.

J'ai raconté comment après mon quinzième anniversaire je commençai à réfléchir sérieusement sur mon existence à venir. Il me semblait que l'allégresse dont la nature me comblait ne durerait que le temps de mon enfance et se flétrirait inévitablement avec les années. J'aurais dû plus vite deviner mon erreur, puisque ce sentiment ne faisait que s'amplifier; cependant je ne découvris son inévitable caractère qu'au début de ma seizième année, lorsque je me mis à mes lectures.

C'est alors que je lus pour la première fois *Selborne*, par White; ce livre me fut donné par un vieil ami de famille, marchand à Buenos-Aires, et qui avait coutume de passer une ou deux semaines avec nous chaque année, lorsqu'il prenait ses vacances. Il était allé une fois en Europe et me raconta que la veille de son retour, se trouvant dans une librairie à Londres, il aperçut ce livre sur le comptoir, en parcourut une ou deux pages et pensa qu'il conviendrait parfaitement à l'ami des oiseaux, ce garçon, là-bas, dans les pampas. Je lus le volume et le relus maintes fois, je n'avais encore rien rencontré de meilleur en ce genre, mais je n'y trouvai pas la révélation du secret de mon propre sentiment pour la nature, sentiment dont je devenais de plus en plus conscient mais qui restait plein de mystère au moment surtout où il m'envahissait comme un torrent. Si puissant était-il, si inexplicable, que j'en avais presque peur, et pourtant je m'efforçais de le provoquer.

A l'heure du coucher du soleil, je m'éloignais à un demi-mille environ de la maison et, assis sur l'herbe sèche, les mains enserrant mes genoux, je contempiais le ciel d'ouest, attendant que le transport me prenne. Et je me demandais ce que cela signifiait. Mais il n'y avait de réponse dans aucun des livres concernant la « vie et la conversation des animaux ».

Je la trouvai, cette réponse, dans d'autres ouvrages, dans la *Philosophie* de Brown — toujours les vieux tomes de notre bibliothèque — dans un volume ancien contenant des appréciations sur les poètes du début du XIX^e siècle et quelques autres. Ils ne me dirent pas en un certain nombre de mots que ces étranges transports, ces explosions de sentiment qui m'enlevaient à moi-même, étaient des manifestations de mysticisme, mais ce que je trouvais en eux suffit à me démontrer que le bonheur dont m'enivrait la nature était un sentiment durable, déjà connu par d'autres, et qui avait été, pour leur vie entière, une source de secrète félicité.

Cette révélation qui, en d'autres circonstances, m'eût rendu excessivement heureux, ne fit qu'ajouter à ma désolation puisque, ainsi qu'il semblait, je n'avais que peu de temps à vivre: La nature pouvait me charmer et m'enchanter, ses messages muets à mon âme étaient plus doux que le miel dans son rayon, mais elle ne pouvait enlever à la mort son aiguillon et sa victoire, et il me fallait, par force, chercher consolation ailleurs. Et pourtant, dans mes plus mauvais jours, mes années les plus sombres, occupé que j'étais avec crainte et tremblement du laborieux travail de mon propre salut, le spectre de la mort me poursuivait partout, même alors, je ne pouvais libérer mon esprit de son ancienne passion, de ses premières délices. Le lever et le coucher du soleil,

la vue d'un limpide ciel bleu après les nuages et la pluie, la note d'appel connue, mais depuis longtemps silencieuse de quelque oiseau migrateur nouvellement revenu, la fleur qui s'ouvrait pour la première fois au printemps réveillaient l'émotion d'autrefois et semblaient un soudain rayon de soleil dans un sombre lieu; joie momentanée et intense à laquelle succédait une douleur inefable. Parfois ces sentiments opposés se mêlaient et pendant des heures hantaient ensemble mon esprit. Je ressentais cette dualité, particulièrement au moment de la migration d'automne, lorsque la grande et vivante vague d'oiseaux partait pour le Nord, et que, tout le long de mars et d'avril, de l'aube à la nuit, les troupes d'oiseaux se succédaient jusqu'à ce que tous les visiteurs d'été eussent disparu et fussent remplacés en mai par les oiseaux de l'extrême Sud, fuyant l'hiver antarctique.

Ce spectacle annuel était chaque fois émouvant, mais la sensation qu'il produisait — la dualité de sensation — devenait plus puissante encore pendant les immobiles nuits de lune lorsque, assis ou couché sur mon lit, je contempiais la terre et le ciel en leurs aspects changeants et mystérieux: Etendu, j'écoutais pendant des heures la note trisyllabique du pluvier des hautes terres ou pluvier solitaire, tandis qu'il passait, seul, très haut, dans le ciel voilé, volant vers le Sud à tire-d'aile.

C'était une étrange veillée. Je me sentais remué de pensées et de sentiments inexprimables, sur cette terre éclairée de la lune, étrange aussi quoique familière, et je n'avais auparavant jamais été frappé aussi fortement par le sens du surnaturel dans la nature. Et cet oiseau que j'écoutais, ce même pluvier solitaire que j'avais connu et admiré dès mes premières années, le plus gracieux des oiseaux, si beau à voir et entendre lorsqu'il se levait devant mon cheval, en poussant son long cri d'alarme, son bredouillis sauvage, et en s'enfuyant de son rapide vol d'hirondelle; quelle vitalité intense, quelle allégresse en lui, quel merveilleux instinct atavique dans ce cerveau et quelle vigueur inépuisable dans ce svelte corps pour qu'il pût fournir ce double voyage annuel de près de dix mille milles! Que j'aurais eu de bonheur à vivre pendant des siècles dans un monde de phénomènes aussi captivants! Si quelque grand médecin plus sage que tous les autres, un médecin infailible m'eût dit que tous mes docteurs s'étaient trompés, que, accidents à part, j'avais encore cinquante années à vivre, ou quarante ou même trente, avec quelle ferveur je l'aurais béni; je me serais considéré comme l'être le plus heureux du globe puisqu'il me serait resté tant d'automnes et d'hivers, de printemps et d'étés à voir encore!

Avec ces surnaturelles nuits de lune je termine l'histoire de ce temps assombri, bien que l'obscurité ne s'en fût pas encore dissipée, mais il suffit de l'avoir, une fois dans ma vie, rappelée et racontée.

Je reviens à la comparaison du pauvre diable se débattant dans le marécage de palétuviers. Lorsqu'il se produisit enfin quelque répit dans mes souffrances physiques, j'eus l'impression, au milieu de ce bourbier de vase fétide, de trouver sous mon pied un point d'appui plus ferme, de respirer, à travers l'ombre de la noire forêt abhorrée, une réconfortante bouffée d'air. Et puis, les répits devinrent de plus en plus fréquents, durèrent des jours entiers, des semaines et, pour un temps, j'oubliais mon état précaire. J'éprouvai longtemps encore des crises de douleurs intolérables — mon cœur semblait transpercé par l'acier — suivies de violentes palpitations qui duraient des heures.

Cependant je découvris que l'exercice à pied ou à cheval n'aggravait pas mon état et je devins de plus en plus aventureux et passai au dehors presque tout mon temps, mais je me sentais souvent troublé par la pensée que ma passion pour la nature était un obstacle qui me détournait de la voie difficile que je m'efforçais de tenir.

Vers cette époque, mon frère aîné revint au pays — événement de grande importance dans ma vie — et comme on ne l'attendait pas si tôt, je doutai pendant une minute que ce visiteur étranger fût lui, tellement son apparence avait changé durant ces cinq années d'absence: un siècle. Il nous avait quittés, adolescent à la peau unie, au teint si profondément tanné qu'avec ses yeux sombres et percants et ses longs cheveux noirs on l'eût pris pour un Indien plutôt que pour un blanc. Il avait maintenant le teint clair, la barbe et la moustache brunes, son humeur était devenue plus gaie, plus tolérante, mais je découvris bientôt qu'il n'avait guère changé de caractère.

A la première occasion il se mit à m'interroger et à m'examiner quant à mon esprit, ma vie, mes croyances, et parut surpris

d'apprendre que je tenais encore à la foi dans laquelle nous avions été élevés.

Comment, demanda-t-il, conciliais-je ces anciennes et fabuleuses idées avec la doctrine de l'évolution? Quel effet Darwin me faisait-il? Je dus confesser que je ne connaissais pas une ligne de ses œuvres et que, à l'exception de *l'Histoire de la civilisation*, de Draper, qui s'était, par hasard, trouvée sous ma main, je n'avais, pendant ces cinq années, lu que les vieux bouquins de notre bibliothèque. Il dit qu'il connaissait *l'Histoire* de Draper et que ce n'était pas le genre de livre qui me convenait actuellement. J'avais besoin d'autres lectures, d'histoires d'animaux autant que d'humains. Il rapportait un tas de livres et me prêta *l'Origine des espèces*, pour commencer.

Lorsque j'eus lu et rendu le livre, il me demanda avec curiosité quelle était mon opinion. Je répondis que je n'avais pas été ébranlé le moins du monde car, à mon avis, Darwin ne réussissait qu'à disqualifier sa propre théorie par son argument de la sélection artificielle. Mon frère convint qu'aucune nouvelle espèce n'avait jamais été produite de cette manière. C'était, répondit-il, la facile critique que l'on pouvait faire si on entreprenait cette lecture dans un esprit d'hostilité. On s'attache à ce point apparemment faible sans guère remarquer qu'il est loyalement rencontré et expliqué dans le courant du livre. Ce livre l'avait convaincu à la première lecture, mais il s'y était mis avec un esprit ouvert, tandis que moi, j'avais l'esprit prévenu en raison de mes idées religieuses. Il me conseilla de le relire, de le méditer, soigneusement, dans l'unique désir de trouver la vérité : « Prends-le, dit-il, et lis-le à la vraie manière qui convienne — en naturaliste ».

Il avait été surpris que moi, ignorant adolescent des papas, j'eusse osé critiquer pareille œuvre. De mon côté, je m'étonnais de sa tranquille façon de raisonner avec moi, sans jeter feu et flamme dédaigneusement comme autrefois. Il se montrait doux, sachant que j'avais beaucoup souffert et que je n'étais pas encore guéri.

Je relus le volume à la manière qu'il m'avait conseillée, mais refusai d'y réfléchir davantage; j'en avais par-dessus la tête de réfléchir! Comme le malheureux qui s'est longtemps débattu sur le lit épineux de la douleur, je ne voulais plus que retrouver ma vigueur perdue, respirer, marcher de nouveau, galoper à cheval par la verte pampa dans le soleil et le vent. Car, après tout, ce n'était qu'un sursis, non une commutation de la sentence, un sursis d'un genre inconnu dans les cours de justice, où le condamné est en liberté sous caution.

Mon acquittement ne fut signé que plusieurs années après. Je me remis à mes anciens sports, chasse et pêche, avec une nouvelle et merveilleuse ardeur, et je passais des jours et des semaines loin de la maison, habitant quelquefois chez de vieux amis gauchos ou dans les ranchos de nos anciens voisins, assistant aux partages et marquages de troupeaux, réunions dansantes et autres. Je fis aussi de plus longues expéditions vers les frontières Sud et ouest de la province, vivant en plein air pendant des mois de suite.

Malgré ma résolution de mettre la question de côté, mon esprit ou mon subconscient — tel le chien qui refuse d'abandonner un os malgré l'ordre de son maître — travaillait à la résoudre. Elle me hantait le matin, le soir, me tenait compagnie tout le jour et se trouvait là chaque fois que je m'arrêtais un instant. Lorsque je retenais mon cheval et m'immobilisais pour observer quelque créature, oiseau, bestiole ou serpent, lorsque je m'assayais à terre, perdu dans la contemplation d'un insecte occupé aux affaires de sa petite existence, je sentais que la discussion et l'argumentation se poursuivaient. Et toutes les créatures que j'observais, du grand oiseau planant en cercles dans le ciel à une vaste altitude, jusqu'à la minuscule petite vie à mes pieds, servaient à cette argumentation, c'était le type qui représentait un groupe, marqué d'une ressemblance familiale, non seulement par la forme, la couleur et le langage, mais aussi par l'intelligence, les habitudes, les traits les plus insignifiants, les moindres tics et ainsi de suite. Le groupe entier s'apparentait à son tour à un nouveau groupe, puis à d'autres de plus en plus éloignés, la ressemblance diminuant sans cesse. Comment expliquer cela, excepté par la communauté de descendance? Il semblait vraiment incroyable qu'on ne l'eût pas compris depuis nombre d'années déjà; oui, avant même d'avoir découvert que la terre était ronde et appartenait au système planétaire qui évolue autour du soleil!

Toute cette science stellaire était de peu ou point d'importance

comparée à celle de notre parenté avec les formes de vie infiniment variées qui partagent la terre avec nous. Et pourtant ce n'était que pendant la seconde moitié du XIX^e siècle que cette grande vérité, presque évidente d'elle-même, avait gagné droit de cité dans le monde.

Il est généralement constaté qu'à peine celui qui cherche a-t-il été amené à accepter une nouvelle doctrine que celle-ci prend complète possession de son esprit, elle perd l'apparence d'une visiteuse étrangère et peu désirable pour devenir l'amie familière établie de longue date dans la maison.

L'explication en est, je pense, que lorsque nous ouvrons les portes grandes à la nouvelle et importune visiteuse, ce n'est virtuellement qu'une cérémonie, car le véritable événement est déjà accompli : la visiteuse s'est déjà glissée par quelque autre chemin et installée comme chez elle dans le subconscient.

Insensiblement et inévitablement j'étais devenu évolutionniste, quoique la sélection naturelle, comme seule et suffisante explication des transformations dans les formes de la vie, ne me satisfît jamais pleinement. Insensiblement et inévitablement, la doctrine nouvelle modifiait mes anciennes idées religieuses et m'amenaient peu à peu à une nouvelle et plus simple philosophie de la vie. Philosophie en ce qui concerne cette vie mais qui, malheureusement, ne tient pas compte de l'autre, la perpétuelle vie qui doit suivre, sans changement de la personnalité.

Ce sujet a grandement agité l'esprit humain pendant ces deux ou trois dernières terribles années, me rappelant souvent le choc que j'avais reçu, garçon de quatorze ans, au récit de l'amère histoire du vieux gauch, me rappelant aussi les croyances qui donnaient tant de réconfort à mon plus jeune frère si ardemment aimé. Il était devenu profondément religieux et, après avoir lu avec assiduité Herbert Spencer et autres philosophes et évolutionnistes modernes, il me dit, qu'à son avis, il était vain que les chrétiens discutassent l'opinion des matérialistes qui prétendent que l'intelligence est fonction du cerveau. Sans nul doute la chose est exacte et nos facultés mentales périssent avec le cerveau, mais nous possédons, de plus, une âme impérissable. *Il le savait*, ce qui signifiait que, lui aussi, était un mystique et que ses facultés mystiques, préoccupées uniquement de religion, trouvaient là leur utilité et leur exercice. Quoi qu'il en soit, cette opinion l'aida à passer par-dessus ses perplexités et à se délivrer de son marécage de palétuviers, chemin peut-être moins impraticable que celui récemment indiqué par William Jones.

Ainsi, sortis-j'ai vaincu du combat, mais, en compensation, j'appris que mes médecins étaient faux prophètes, et qu'à moins d'accidents, je pouvais compter sur trente, quarante, même cinquante années de vie, étés, automnes, hivers. Et c'était cette vie-là que je désirais, la vie que le cœur peut comprendre, la vie de la terre.

Lorsque j'entends dire que certains n'ont pas trouvé le monde et la vie assez agréables, assez intéressants pour en être amoureux, ou qu'ils attendent leur fin avec résignation, j'en viens à penser que ces gens-là n'ont jamais vraiment vécu, qu'ils n'ont pas eu la claire vision d'un monde qu'ils apprécient si peu, qu'ils n'en ont rien vu, pas même un brin d'herbe! Mais je sais que mon cas est exceptionnel et que le monde visible est pour moi plus magnifique et plus intéressant que pour la plupart, car la félicité que j'ai ressentie de ma communion avec la Nature ne s'est pas dissipée pour ne me laisser que le souvenir d'un bonheur évanoui, rendant plus intense le malheur présent. Ma félicité ne s'est jamais perdue et, grâce à cette faculté dont j'ai parlé, elle eut sur mon esprit un effet d'accroissement, elle redevint mienne, de sorte que dans mes plus mauvais moments, lorsqu'il me fallait faire de longs séjours à Londres, éloigné de la nature, malade et pauvre et sans amis, je sentis malgré tout et toujours qu'il valait mieux, infiniment, être que ne pas être.

W.-H. HUDSON.

(Traduit de l'anglais
par H. Archambaud-Fauconnier.)

Fernand Neuray⁽¹⁾

C'est le premier de nos journalistes, autant par la personnalité que par le talent.

Il continue une lignée ou, s'il lui fallait trouver un ancêtre, on désignerait de préférence Haulleville. Même forte culture, même amour des idées générales, même passion du bien public, même verve intrépide et primesautière, même devination sûre de l'avenir.

Mais Haulleville œuvrait en des temps pacifiques où la polémique était circonscrite dans le domaine des problèmes intérieurs, tandis que Neuray opère sur un champs de bataille redoutablement élargi, où se jouent, non le sort d'un parti, mais les destinées de la patrie.

Son maître fut Godefroid Kurth, auquel, dans un livre documenté et pathétique, il a rendu un filial hommage. A cette grande école, il fit ample moisson d'histoire revivifiée, qu'il met quotidiennement à profit pour ces rapprochements d'idées et ces évocations d'images qui sont, à la fois, la force et le charme de ses démonstrations. A tout instant on sent, chez lui, l'humaniste, nourri de doctrine et de faits, qui tient toujours prête une référence au passé et sait la souligner avec ingéniosité et faire reluire avec art.

Il a un don de psychologie très averti. Ayant approché beaucoup d'as de la politique, il fait un judicieux partage de leurs qualités et de leurs insuffisances. Mais il est tenté de leur pardonner beaucoup, quand il découvre, chez eux, ce qui est sa grande vertu propre : l'amour agissant de leur pays.

Il consent volontiers qu'on le taxe de nationalisme à condition que cela veuille dire ceci : que, dans l'horreur instinctive de tous les fanatismes, il s'efforce d'exhausser les mentalités de ses compatriotes, sur un plan supérieur, dans une atmosphère de compréhension et de tolérance et de les convaincre qu'une seule chose importe : le maintien de l'unité à l'intérieur et la sauvegarde de l'indépendance à l'extérieur.

Ardennais réaliste, il se rend bien compte que c'est là un idéal contre lequel le juste — et, partant, l'homme politique — pêche sept fois par jour. Mais son devoir lui commande d'être sévère pour ces défaillances ; aussi les relèvera-t-il sans merci ; cependant, comme un cœur généreux se dissimule — parfois trop systématiquement — sous sa rude écorce, à la première courbe rentrante, il entonnera une *hosannah*, qui pour n'être pas toujours sans ironie n'en sera pas moins sincère.

En « solitaire » de sa région natale, ce « Huron » n'aime pas le monde et il vit dans le cercle restreint de la famille et de quelques amitiés choisies. Il ne prodigue ni son affection ni sa camaraderie et il fuit la vie des cercles, de peur de laisser prendre barre sur sa liberté. Il redoute de devoir sourire à des gens qu'il devra étriller le lendemain.

Si on devait rechercher le caractère dominant de sa physiologie, je crois bien qu'on la découvrirait dans une répugnance résolue à toutes les idéologies sans base expérimentale, qu'elles soient humanitaires ou internationales. Pour lui, parler en l'air est une bêtise, mais penser en l'air est une nuisance. Il tient pour de Maistre contre Rousseau. Il ne croit pas à la bonté congénitale des individus et encore moins des agglomérats. La fraternisation générale des peuples lui semble le plus funeste des bobards. Et il prédit que les hymnes endormeurs, entonnés en son honneur, préparent le plus tragique des réveils. Énergiquement et impertur-

(1) A propos d'une conférence que donnera M. F. Neuray le 30 mars à 17 h. 30, sous les auspices des Conférences Cardinal Mercier et des Grandes Conférences Littéraires. Sujet : *Les grands hommes que j'ai connus*.

bablement, il prêche l'auto-défense de préférence à la confiance en autrui. Et la Société des Nations, et ses accessoires, lui apparaissent comme des usines de rêve, tournant à vide, tandis qu'à côté travaillent fiévreusement les fabriques de canons, de munitions et de gaz — menaçante réalité.

Points de vue trop absolus et trop pessimistes ? L'avenir le dira. Mais du train dont vont les choses, craignons qu'après la catastrophe, dont les signes précurseurs sont là, quelque écrivain ne nous donne un livre, au titre justicier et vengeur : « Neuray n'avait pas menti ! »

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

Conférences Cardinal Mercier et Grandes Conférences Littéraires



Le jeudi 30 mars, à 5 h. 30
dans la Grande Salle des Fêtes
du Collège Saint-Michel

CONFÉRENCE
par M. FERNAND NEURAY
Directeur de la *Nation Belge*

SUJET :
Les grands hommes
que j'ai connus

Cartes en vente chez Lauweryns, 20, Treurenberg (Tél. 17.97.80)
au prix de 15, 10 et 5 francs.

De l'histoire, du bon sens et de la sagesse du Curé Pecquet...

Avant d'entendre médecins et savants, il faut lire :

Les « apparitions » de Beauraing

par Omer ENGLEBERT

auteur de *La Sagesse du Curé Pecquet* (125^e édition)

Un beau volume de 130 pages.

22^e mille

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

CHAP. I : *Sept apparitions de la Vierge*. La médaille miraculeuse. — Alph. Ratisbonne. — La Salette. — Lourdes. — Pontmain. — Pellevoisin. — Fatima.

CHAP. II : *Beauraing 1932-1933*. 1. Beauraing depuis les Romains jusqu'à nos jours. — 2. Le cadre. — 3. Les « Voyants ». — 4. Journal des « apparitions ». — 5. La scène. — 6. Les interrogatoires. — 7. Journal des « apparitions » (suite). — 8. Petite enquête ecclésiastique. — 9. Médecins, gens de lettres et théologiens.

CHAP. III : *Le Curé Pecquet à Beauraing*.

Très certainement ce qui a été écrit de meilleur sur Beauraing

Prix du livre en librairie : 7 francs.

Pour recevoir ce livre franco par retour du courrier, il suffit de verser fr. 5.50 (prix de faveur) au compte-chèque postal 48916 de la *Revue catholique des idées et des faits*, Bruxelles.

PASQUINO

ou

La liberté de la pensée dans la Rome des Papes

De Martin V (1492) à Pie IX (1878), quatre siècles d'autorité pontificale à Rome, quatre siècles d'une existence à nulle autre pareille dans aucune ville au monde, quatre siècles de haute culture raffinée et de spirituelle et joyeuse ignorance populaire. Qui donc nous en a conservé la chronique? Où retrouver le souvenir des intrigues de Cour et des luttes de partis pour l'élection des papes, des controverses religieuses et des querelles littéraires, des représentations théâtrales et des révolutions, des guerres et des occupations étrangères, des vexations des gouvernements et de l'indélicatesse des administrateurs, bref la petite histoire de cette longue et importante période d'histoire? Les vrais chroniqueurs, ce ne sont ni les curieux voyageurs à la Montaigne, ni les mémorialistes, ni les épistoliers, ni les historiens officiels, ni même les ambassadeurs auprès du Saint-Siège dont plusieurs furent de charmants écrivains : mais le peuple romain lui-même dans la quintessence de son esprit satirique exprimée par les humanistes anonymes, collaborateurs de *Pasquino*.

La langue française possède le mot *pasquinade*. C'est, dit le Larousse, « une raillerie bouffonne, triviale ». Le langage de *Pasquino* est chose autrement profonde! La ramenant à son berceau tibérin, nous dirons de la pasquinade que c'est une façon de galéjade, d'observation crue et souvent cruelle, de calembour jouant sur les faits et non seulement sur les mots, de vengeance spirituelle, de réalisme grossier, de délivrance poétique, de satire impitoyable, une manière de marquer le respect de la personnalité humaine, une « rouspétance » insolente envers un régime et des souverains qu'on blague, mais qu'au fond on aime bien; — quoi encore? Les pasquinades, ce sont d'audacieux pamphlets politiques, des vers d'humanistes, de gros et gras propos dans le parler *romanesco* cher à la plèbe du Transtévère, des déclarations impies, des élans patriotiques...

Et tout cela — tout un monde — s'exerce aux pieds d'une statue antique, mutilée, adossée contre un mur, non loin de la *piazza Navone* dont tous les visiteurs de la vieille Rome, papale et romaine, tombent amoureux.

Pasquino, dit l'histoire, naquit au premier an du XVI^e siècle, mais la légende, mieux informée — (*Pasquino* est à la fois un mythe et une réalité, une idée et des faits) — affirme qu'il vint au jour un peu auparavant. Avec quelque paradoxe, on pourrait soutenir que *Pasquino* a toujours existé, partout, hors de Rome et dans Rome, et jusqu'au décadent fasciste sa voix ne s'est point tue. Car, en réalité, *Pasquino*, c'est la *vox populi*, l'histoire écrite, ou mieux, parlée par le populaire. Le *Pasquino* romain est toutefois profondément nationaliste. On n'a pu le contraindre à émigrer sous d'autres cieux, et les conquérants fugaces de la Ville Éternelle n'ont jamais pu l'acheter, même à prix d'or. Cela ne veut pas dire qu'il ne prenne à l'égard de ses souverains, les Papes, d'étranges libertés; mais s'il entend être libre de leur dire leurs quatre vérités, quitte à verser après leur mort des larmes de crocodile sur leur convoi, il ne permet pas aux étrangers de se mêler de ces querelles de famille.

Il est, par principe, antipapal, puisque le Pape, c'est le gouvernement et c'est le fisc! De sa première manifestation où il dit au pape Martin V qu'il ne vaut pas un liard — *Martini papa non*

valei quadrantem, jusqu'à sa dernière, dite « de l'ombrelle », parce que la pasquinade fut attachée sur un parapluie malicieusement égaré dans Saint-Pierre — où il prédit à Pie IX la chute du pouvoir temporel trois jours avant la brèche de la Porta Pia, il ne cessera de taquiner, de critiquer, de juger, généralement avec beaucoup d'esprit. Et si les papes entourent leurs parents de trop de sollicitudes, il saura les rappeler à plus de modération dans leurs largesses : un jour, son copain *Marforio* s'aperçoit que *Pasquino* porte une chemise toute sale; étonné de cette négligence, il l'interpelle, et le candide *Pasquino* de répondre : *Che vuoi che ti dica? La mia lavandaia è stata fatia principessa!* Sixte-Quint, en effet, pontife de très modeste extraction, avait fait venir à la Cour sa sœur qui de son métier n'était que blanchisseuse!

Cette histoire populaire de Rome, écrite au jour le jour, sur des bouts de papier, durant quatre siècles, par les personnages les plus divers, authentiques grands écrivains ou scribouilleurs de foire, vient d'être patiemment reconstituée par deux Romains du XX^e siècle, par deux aimables érudits, passionnés pour « leur » ville, deux frères, *Renato et Fernando Silenzi*. En un magnifique volume édité — comme savent le faire les artisans italiens — par *Valentino Bompiani*, de Milan, ils ont recueilli la plus extraordinaire, la plus surprenante, la plus amusante des anthologies : cinq cents pasquinades qui mordent de leurs saillies corrosives quatre cents ans de vie romaine. À l'exception d'un petit nombre d'écrivains qui, traitant des curiosités de la Ville Éternelle, ont brièvement esquissé la figure de *Pasquino* et reproduit dans des opuscules de caractère exclusivement populaire ses satires les plus connues, personne n'avait encore songé à faire une synthèse complète et documentée de son histoire, ni à dresser dans un seul recueil le bilan de son activité depuis 1500.

R. et F. Silenzi ont composé un ouvrage qui ne demande rien aux mauvais exemples de l'histoire romancée ou aux partialités du roman historique : ils ont fait de l'histoire vivante en nous rappelant avec une exactitude pittoresque les événements commentés par *Pasquino*, puis ils ont entouré chaque pasquinade de son atmosphère propre afin de nous la mieux faire savourer. Les savants y trouveront leur compte dans les notes magistrales qui illustrent et commentent les douze chapitres narratifs. Le bon public y goûtera une éblouissante évocation des fastes de la Rome pontificale.

* * *

Que fut le véritable, l'authentique *Pasquino*? Une chose bien humble, en vérité : un bout de marbre mutilé, découvert dans la fange, aux alentours du somptueux palais *Orsini* érigé par *Sangallo*. Lorsqu'il pleuvait, il servait de passerelle aux passants soucieux de ne pas se mouiller dans le ruisseau. Quand le cardinal de Naples, *Oliviero Carafa*, fit l'acquisition du *Palazzo Orsini*, et qu'il se préoccupa de paver les rues adjacentes, la statue fut déterrée, posée sur un piédestal, et appuyée en guise d'embellissement sur un coin du palais. Ce torse tordu, ce visage sans nez et sans menton, cette ébauche ridicule excitèrent la risée des Romains. Mais les humanistes accoururent au-devant du « débris » et ouvrirent à son sujet une controverse d'érudition qui devait durer plusieurs siècles. Le marbre informe devint tantôt *Hercule* en lutte avec le Centaure, tantôt *Ajax* soutenant le cadavre d'*Achille*, tantôt *Alexandre* évanoui après avoir pris son bain dans le *Cydnus*... On inclina finalement à penser qu'il s'agit de *Ménélas* retirant de la mêlée le corps de *Patrocle*. Le fait est que de *Michel-Ange* au cavalier *Bernin*, cette statue fut regardée comme « la statue la plus remarquable de Rome! »

Ces nobles origines, *Pasquino* ne les perdit qu'à moitié en rendant des oracles. Car les écrivains et les poètes et le peuple lui rendirent une gloire égale à celle que lui dressaient les humanistes. Le buste

antique restauré devint d'abord le point de rencontre des joutes académiques. Des batailles rimées se livrèrent autour de son socle. Une année trois mille étudiants se disputèrent des prix sous sa cocasse présidence. Les œuvres en compétition — écrites naturellement en latin — étaient suspendues à ses environs. A cette occasion, Pasquino se voyait revêtu de vêtements royaux et chargé des emblèmes de la magistrature.

Cependant la transformation de Pasquino, de chaire académique en tribune populaire, fut rapide. Déjà une dizaine d'années après qu'il eut été mis sur pied, il donnait les premiers signes de cette gallophobie, qui, par un phénomène psychologique qu'il faudrait bien se donner la peine d'analyser amplement quelque jour, succède à des élans d'affection française indéniables, et sincères, à moins qu'elle ne leur soit coexistante. On pourrait avancer que, politiquement, les Italiens sont aussi gallophobes qu'ils sont sentimentalement et littérairement francophiles. Il est vrai qu'ils pourraient tout aussi bien nous retourner le compliment!

Revenons prudemment à Pasquino pour constater que sous Jules II, il s'écrivait *Fuori i barbari!* et que lorsque Napoléon occupa Rome ou que les soldats de Lamoricière installèrent leurs bivouacs dans la Ville Éternelle, il retrouvera son accent d'opposition du XVII^e siècle pour fustiger les maîtres étrangers. C'est un bel exemple de continuité.

Les invectives de Pasquino n'épargnent pas davantage les papes que les Français. Leur violence attire les foudres pontificales. Plus d'un libelliste eut la langue coupée en même temps que le col. L'influence de Pasquino est digne de sa témérité. Le pape Borgia, contre qui, vivant ou mort, Pasquino lutta sans trêve, prit une telle peur de huit distiques affichés à la porte de la Bibliothèque vaticane, qu'il fit renforcer sa garde de huit cents hommes! D'autres fois, la statue que nul ne peut faire taire est entourée de sbires : malheur à celui qui l'approche! Parmi les papes, le plus terrible adversaire de Pasquino fut Urbain VII, qui coupa la tête à plus d'un auteur d'épigrammes. Mais qui donc composait les pasquinades? Un peu tout le monde, et surtout le peuple. Les lettrés mettaient en vers âpres ou malicieux la verve de la voix populaire de ces Romains implacables et fougueux dans leurs railleries. Les cardinaux de curie ennemis du pape régnant, les poètes et les écrivains de l'époque, d'anonymes esprits originaux furent les collaborateurs les plus réguliers de Pasquino. Le peuple reconnaissait dans ces satires son propre jugement, il riait et applaudissait. L'Arétin lui-même fut un fidèle de Pasquino et s'est servi de son éloquent intermédiaire dans sa lutte politique contre Adrien VI.

Pasquino prit naturellement part à la querelle des Indulgences et au mouvement de la Réforme. Mais l'une de ses préoccupations constantes, c'est la défense tenace contre le fise, contre les taxes, les gabelles, les impositions de toutes sortes, et parmi les pasquinades les mieux réussies figurent celles dirigées contre les percepteurs. Frondeur de l'autorité, patriote profondément romain, ennemi de l'impôt, Pasquino, figure essentiellement locale, appartient cependant aux types universels de l'humanité; ce qui rend ses satires — une fois historiquement éclairées — intelligibles à tous.

Une des périodes les plus brillantes de la carrière de Pasquino fut celle de la Révolution française. Double plaisir de braver l'autorité quand celle-ci est étrangère! On n'est plus un perturbateur de l'ordre public, mais un vaillant défenseur des libertés nationales! Voici l'oraison funèbre de Napoléon par Pasquino, émouvante par sa sobriété classique et le sentiment de la vanité humaine devant cette vaste tombe:

Fu genio onnipotente, — Fece tremare il mondo, — Ora è sparito in fondo — All'abisso del niente! — Ed è morto di male, — E' morto tal'e quale — Come muore un ciociaro — Un papa e un pifferara.

Ce langage populaire rejoint l'Ode de Manzoni et les pages célèbres de *Guerre et Paix*, de Tolstoï.

A deux reprises, la statue de Pasquino fut menacée d'un bain forcé dans le Tibre. La première fois ce fut sur l'ordre d'Adrien VI : le duc Ludovico di Sessa le sauva en disant au pape, que, même immergé, Pasquino continuerait à parler. A la seconde alerte, sous Clément VIII, Pasquino trouva son sauveur dans le Tasse lui-même. Les parents du pape, Pietro et Cinzio Aldobrandini, frappés de pasquinades féroces, voulurent faire abattre la statue et en disperser les débris. On demanda l'avis du poète : « Non, de grâce, seigneurs, répondit-il, ne faites pas cela, car de la poussière de Pasquino un peuple infini de grenouilles naîtrait sur les rives du fleuve! » Et au pape qui l'avait mandé pour la même raison : « Si Votre Béatitude veut que les statues ne s'expriment plus si mal, qu'Elle fasse en sorte que les hommes qu'Elle place au pouvoir œuvrent bien. » Ces paroles de Torquato Tasso donnent en quelque sorte la philosophie de Pasquino et la meilleure explication de sa longévité : la voix de Pasquino, c'est l'éternelle protestation de la voix du peuple, de la *raison populaire*, comme on disait autrefois, contre les excès du pouvoir et les faiblesses des gouvernants.

Le volume de Renato et Fernando Silenzi s'achève à la mort de Pie IX, en 1878, avec l'oraison funèbre du Pape par Pasquino. Mais cela ne signifie nullement que Pasquino se soit tu! Non, les pasquinades papales sont simplement devenues les pasquinades royales. Sans doute, sous le régime de la presse libérale qui a succédé aux rigueurs de la censure pontificale son influence diminua, encore qu'il continuât à dire ce que soigneusement cache la presse dans les pays où elle est libre! Mais avec l'avènement du Fascisme, son prestige est revenu, intact. Si l'on n'inscrit plus les pasquinades à ses pieds, elles courent sous le manteau. Les Romains de l'*Anno XI* sont aussi caustiques et aussi malins contempteurs que leurs ancêtres du temps des Papes. Aussi les pasquinades critiquant le Régime poussent-elles à foison : ne dit-on pas que Mussolini lui-même les collectionne avec le sourire et qu'elles sont dues bien souvent à ses collaborateurs les plus intimes?

PHILIPPE DE ZARA.

Le tremblement de terre

Les journaux du 12 mars ont apporté l'annonce d'une catastrophe survenue en Californie. La terre a tremblé : plus de cent morts, des milliers de blessés, des maisons effondrées, des débris d'essence en feu, tel est le bilan de cette funèbre journée. Enfin, pour compléter ce tableau d'horreur, un raz de marée s'est abattu sur la côte éprouvée par le séisme.

Ce n'est pas, hélas! la première fois que le monde est mis en émoi par l'annonce de pareille nouvelle. Peut-être se souvient-on encore de deux tremblements de terre assez récents et particulièrement violents, celui du Kan-Sou (Chine) du 16 décembre 1920 et de cet autre qui ravagea une partie du Japon le 1^{er} septembre 1923. Fort heureusement, il se confirme que le séisme californien sera loin d'être aussi meurtrier que les précités : si l'on en croit les statistiques officielles, celui du Japon n'a pas fait moins de 100,000 morts, autant de blessés et 43,000 disparus; quant aux immeubles détruits, on en trouve au total 576,000, sans compter les maisons à moitié écroulées au nombre de 126,000. On a peine à se figurer pareil désastre et surtout l'état d'esprit des populations vivant sous l'éternelle menace de semblables cataclysmes.

Une idée se présente aussitôt : la science est-elle donc impuissante à prévoir les séismes? N'existe-t-il pas des zones particu-

lièrement séismiques et ne pourrait-on les circonscrire étroitement? Enfin, n'y a-t-il vraiment aucun moyen de les conjurer, non pas en les empêchant de se produire, ce qui semble impossible, mais tout au moins en neutralisant leurs effets grâce à des constructions appropriées?

Et tout d'abord, existe-t-il une science séismologique? Consiste-t-elle à dresser des catalogues de séismes de valeur purement descriptive ou bien l'étude des faits, des secousses naturelles ou artificiellement provoquées a-t-elle fourni des conclusions scientifiques? Lesquelles? Répondre à ces questions c'est, en quelque sorte, analyser sommairement un ouvrage dû au séismologue Edmond Rothé et dont la parution en seconde édition remonte à quelques mois (1). Toutes les considérations qui vont suivre on les retrouvera, abondamment développées, dans l'ouvrage du savant français.

* * *

Les lecteurs ont mauvaise presse. Ne les accuse-t-on pas de ne jamais lire les préfaces? Si le fait est exact, ils ont parfois tort. Car je pense à celle du livre de M. Rothé qui est particulièrement attachante. Évidemment une préface — que l'on m'excuse si j'enfonce en passant une porte ouverte — résume, en général, l'ensemble d'un ouvrage et celle de M. Rothé ne s'écarte pas de cette règle. A ce titre, elle ne mériterait pas une mention spéciale. Ce qui la distingue, à nos yeux, c'est l'aperçu historique du développement de la séismologie qu'y inclut l'auteur. Trente pages lui suffisent pour brosser un lumineux tableau d'histoire où il montre la part prise par les diverses nations dans ce développement.

Mais, venons-en à notre sujet, et demandons-nous qu'est-ce, au fait, qu'un tremblement de terre? C'est, selon M. Rothé, un mouvement brusque de l'écorce terrestre, une secousse pouvant entraîner des déformations permanentes du sol, des fissures, des glissements des couches de terrains, amenant parfois des modifications profondes dans la géographie même d'une contrée. Ainsi, dès l'abord, on peut affirmer que géologie, géographie physique et séismologie sont des sciences étroitement connexes. Et, d'autre part, force est bien d'admettre que la croûte terrestre n'est pas en parfait état d'équilibre : des actions lentes se produisant à son intérieur peuvent y provoquer des conditions d'instabilité qui déterminent les mouvements subits de l'écorce. Où se produiront de préférence ces mouvements; autrement dit, quelles sont les zones terrestres de grande séismicité? Géographiquement, la détermination de ces zones est aisée : les catalogues de séismes ou même la simple lecture des journaux — qui, à vrai dire, ne relatent que les plus importants — montrent à l'évidence que ces zones sont constituées par les côtes américaines du Pacifique, le Japon et, plus généralement, les côtes asiatiques du Pacifique, enfin, par une large bande qui englobe les côtes méditerranéennes, le Caucase et les régions de l'Himalaya. Ce sont, comme l'a remarqué le séismologue français Bernard de Montessus de Ballore (1851-1923), les régions comprenant les plus importantes lignes de relief de la surface terrestre. Bref, et ceci est plus qu'un phénomène statistique, il résulte des travaux de ce savant que la formation des montagnes et la production des tremblements de terre sont en étroite corrélation ou encore que « les mouvements orogéniques se continuent de nos jours et se manifestent sous la forme de tremblements de terre (2) ». Certes, cela ne fait que déplacer la question, mais il n'est pas inutile d'établir des rapports entre deux sciences dont les progrès pourront, du moins en partie, se faire parallèlement.

Une opinion communément admise est qu'il existe une dépendance réciproque entre les éruptions volcaniques et les tremblements de terre. Le contrôle de pareille affirmation est facile : il existe, en effet, des contrées, tel le Japon, où les séismes sont fréquents, et où, d'autre part, les volcans abondent. Un simple examen des faits démontre l'inanité de l'opinion rapportée plus haut : s'il est certain que certaines éruptions sont accompagnées de séismes, il n'en est pas moins vrai que les deux phénomènes sont loin d'être corrélatifs.

Actuellement, la science séismologique est vieille d'à peu près

(1) *Le Tremblement de terre*, par M. EDMOND ROTHÉ, doyen de la Faculté des Sciences de Strasbourg, directeur de l'Institut de Physique du Globe de Strasbourg et du Bureau central séismologique. Paris, Alcan, 1932. Prix : 15 francs. (Nouvelle Collection scientifique.)

(2) E. ROTHÉ, *loc. cit.*, p. 45.

un siècle : c'est peu, surtout au regard de l'ancienneté bien plus grande d'autres sciences telles, par exemple, l'astronomie et la physique. Faut-il, dès lors, s'étonner de ce que « la cause des tremblements de terre demeure encore mystérieuse » (p. 69)? A défaut d'explication, on n'a pu en tenter qu'une classification. A la suite de Montessus de Ballore, on admet que les séismes sont de deux espèces : ceux dont l'origine est profonde et les autres d'origine superficielle; seuls les premiers sont catastrophiques; selon le mot de Pierre Termier (p. 68), « ce sont ceux-là qui constituent pour l'humanité une menace permanente et terrible ».

Bref, qu'une cassure, qu'un affaissement, qu'un mouvement brusque important se produise dans les couches profondes du globe et c'est la catastrophe s'abattant sur une zone plus ou moins étendue suivant l'importance du mouvement. L'étude *macro-séismique* du phénomène consiste essentiellement en une enquête menée sur les lieux et la confrontation des rapports particuliers rédigés par les personnes qui ont ressenti les atteintes du séisme. Telles sont les sources principales de renseignements qu'une échelle internationale permet de comparer pratiquement et d'où l'on déduit les zones de plus grande ou simplement d'égale intensité. Conçue ainsi, l'étude d'un tremblement de terre ne différencierait pas essentiellement de celle qui s'est faite depuis les temps anciens et présenterait, il faut bien le reconnaître, un caractère peu objectif. Aussi nos connaissances n'ont-elles vraiment progressé qu'avec l'emploi des séismographes, instruments destinés à l'étude lointaine des séismes : c'est l'étude *micro-séismique*. Comment cette étude est-elle rendue possible?

Lorsque l'ébranlement de la croûte terrestre s'est produit, il se communique de proche en proche sous forme d'ondes. Qu'est-ce à dire? Lancez une pierre dans une nappe d'eau tranquille; il se développe aussitôt, à la surface de l'eau, à partir du centre d'ébranlement, des rides concentriques de rayon croissant, des ondes. La dénivellation produite au point de chute a fait naître un exhaussement des points voisins, celui-ci une nouvelle dénivellation et ainsi de suite. L'eau est agitée sur place; un bouchon de liège jeté à la surface de l'eau où se produisent les ondes danse sur place, il ne progresse pas vers le bord avec l'onde. De la même manière, lorsqu'un corps solide homogène est ébranlé, naissent des ondes; mieux, la théorie de l'élasticité indique que deux sortes d'ondes doivent prendre naissance : les unes, *longitudinales*, se faisant dans le sens même de la propagation, les autres, *transversales*, dans une direction perpendiculaire à celle de propagation. Si, en première approximation, on assimile la terre à un corps homogène et isotrope (1), les deux sortes d'ondes doivent s'y produire et c'est effectivement ce que révèle l'étude des séismogrammes. De plus, ces derniers manifestent la présence d'une troisième espèce d'ondes, les ondes *superficielles*, se propageant à la surface de la terre. Ces trois sortes d'ondes sont d'ailleurs animées de vitesses distinctes et l'apparition successive des diverses phases de leur arrivée est souvent bien marquée sur les séismogrammes.

Qu'est-ce enfin que l'instrument enregistreur d'ondes, le séismographe? Notre intention n'étant pas d'entrer dans les détails, disons qu'en principe le séismographe est un appareil destiné à l'enregistrement automatique et fidèle des mouvements du sol. Si, comme le remarque M. Rothé, « on pouvait réaliser un support fixe, indépendant des mouvements de la terre, la solution du problème serait simple : il suffirait de munir ce support d'un crayon ou indicateur, inscrivant sur un enregistreur entraîné par le sol devant lui » (p. 102). Hélas! c'est là une supposition purement gratuite, irréalisable et le problème est plus complexe. Voici plutôt comment il se présente. Supposons un pendule de masse assez grande dont l'axe de suspension est nécessairement solidaire du sol. Si ce dernier subit un déplacement brusque, il en résulte un mouvement relatif par rapport au pendule que son inertie empêche de reprendre immédiatement sa position primitive; c'est ce mouvement relatif que l'on enregistre. Toutefois, comme les oscillations du sol sont nombreuses et se succèdent régulièrement, l'axe de suspension, essentiellement mobile, épouse nécessairement le mouvement terrestre et, en réalité, le mouvement du pendule par rapport au sol est loin d'être simple. En effet, si la secousse était unique, le pendule reviendrait à sa position initiale par un mouvement oscillatoire amorti. De sorte que son mouvement résulte essentiellement de la combinaison de deux mouvements distincts; l'un, périodique amorti, dépendant du pendule utilisé, l'autre périodique, fonction des mouvements du sol. On voit ainsi que des

(1) C'est-à-dire, ayant mêmes propriétés dans toutes les directions.

conditions de fidélité et de sensibilité sont requises, l'instrument idéal étant celui qui reproduirait fidèlement le mouvement du sol et doué d'une parfaite sensibilité; conditions qui d'ailleurs se contredisent et dont il appartient à la théorie de fixer l'état optimum. Quant à l'inscription, elle sera ou mécanique (stylet dont l'inscription se fait sur une feuille enduite de noir de fumée), soit optique, le stylet étant remplacé par un rayon lumineux frappant une bande de papier photographique.

Nous n'insisterons pas davantage sur les différents types de séismographes dont la description ressortit à la technique; nous dirons plutôt à quelles fins peuvent servir les séismogrammes. Principalement à la détermination de l'épicentre et l'on appelle ainsi le point d'intersection de la verticale du centre d'ébranlement et de la surface terrestre; en réalité, comme le remarque M. Rothé, le point épicentre est une fiction mathématique et c'est plutôt une région épiscopentrale qu'il y a lieu d'envisager. La détermination d'un épicentre comporte deux recherches: d'abord, celle de sa distance D à la station, distance comptée, par exemple, à la surface de la terre, théoriquement le long d'un arc de grand cercle; ensuite, celle de son azimut, c'est-à-dire, de l'angle formé par le méridien passant par la station et le grand cercle théorique le long duquel se compte D . Si une station est insuffisamment outillée pour la détermination simultanée des deux coordonnées de l'épicentre, on utilise les observations de plusieurs stations et l'on traite ces renseignements de manière à en déduire le lieu du séisme et l'heure à laquelle il s'est produit. N'était la complexité des séismogrammes où les divers trains d'ondes arrivent successivement mais finissent par se mêler après l'arrivée des dernières, les ondes superficielles, la détermination approchée d'un épicentre constituerait un problème simple de mathématiques élémentaires.

Il me reste à dire un mot bref des raz de marée; une dernière fois, j'aurai recours à l'exposé de M. Rothé. Il y a plusieurs sortes de raz de marée et voici comment le séismologue français décrit leurs effets communs: « *Il se produit, écrit-il, un soulèvement de la mer qui envahit le rivage sur des profondeurs plus ou moins grandes; les vagues prennent des hauteurs inaccoutumées, se succèdent à des intervalles de temps à peu près réguliers comme des ondes de longueurs données se suivant crête à crête; les digues sont arrachées, les cabanes des pêcheurs, les constructions du littoral sont détruites et emportées; des embarcations, parfois des navires de fort tonnage, sont entraînés à l'intérieur des terres* » (p. 227).

Seuls les raz de marée d'origine nettement séismique seront ici examinés. L'explication, incertaine mais assez probable, qu'en retient M. Rothé est la suivante: un affaissement se produit dans les couches sous-marines provoquant une brusque et importante variation de niveau; de toutes parts les eaux convergent vers le centre d'affaissement et c'est ainsi que parfois les eaux de la côte commencent par se retirer; le centre d'affaissement devenant alors centre d'accumulation, des vagues puissantes y prennent naissance et gagnent la côte; c'est la meurtrière vague de recul, le raz de marée. Si la zone d'effondrement est voisine de la côte, il n'y a pas de retrait préalable des eaux, le raz de marée se déclanche immédiatement. Notons d'ailleurs que des raz de marée peuvent se manifester à grande distance de l'épicentre d'un séisme, tant sont puissantes les vagues de fond que ce dernier peut provoquer: celle d'Arica (Chili, août 1868) se fit sentir en Nouvelle-Zélande dix-neuf heures après le tremblement de terre générateur.

* * *

Le lecteur voudra bien ne voir dans ce qui précède qu'une suite d'indications sommaires sur la nature du terrible fléau qu'est le tremblement de terre et sur l'étude qu'on peut en faire en des contrées lointaines des régions éprouvées. Peut-être se rendra-t-il compte de l'importance des études séismiques en apprenant que seules elles nous renseignent efficacement, mais combien obscurément encore sur la constitution interne du globe. De même que le télescope est l'œil qui découvre le monde, on a pu dire que « l'étude des séismes permettrait de pénétrer les entrailles de la terre ».

L'étude détaillée des tremblements de terre, le lecteur soucieux de se documenter davantage la trouvera dans le livre de M. Rothé. La compréhension en est aisée et les développements mathématiques réduits au minimum; bien plus, dans une science jeune et en voie de développement comme l'est la séismologie, les exposés purement descriptifs ne manquent pas et cela soutient singulière-

ment l'attention. Je me souviens avoir ici même, il y a quelques mois, rendu compte d'un ouvrage paru dans la même collection: *Le Soleil*, de M. G. Bruhat. Les deux livres sont rédigés avec le même soin, la même précision, par des spécialistes possédant particulière qualité pour « faire le point » dans le domaine de leurs travaux. Si l'on admet qu'il n'est de science bien mise à la portée de tous que celle qui est parfaitement connue de celui qui l'expose, on peut conclure: l'ouvrage de M. Rothé est de ceux qui se recommandent.

EDGARD HEUCHAMPS,
Docteur en sciences physiques
et mathématiques,
Ancien élève de l'Ecole normale
supérieure de Paris.

Visite à M. Abel Bonnard

Une heureuse concordance existe entre M. Abel Bonnard et le quartier de Paris qu'il habite, à la sortie de Passy et à l'entrée d'Auteuil. Des rues presque silencieuses, qu'on dirait ouatées et dont le printemps reprend possession peu à peu, chaque année contrarié par de nouveaux travaux des hommes, mènent à cette avenue Mozart qui garde dans sa fébrilité un peu de retenue, une attentive modération. Une station de métro, dont le nom est celui d'un poète de terroir et celui aussi d'une fleur d'origine persane, désigne la demeure de l'auteur des *Familiers*, qui est aussi un admirateur et un poète de l'Asie.

Venu au monde à Poitiers, il y aura cinquante ans en décembre prochain, M. Abel Bonnard appartient à la Corse, l'île éblouissante. Son père, descendant d'une famille flamande, était né et avait vécu à Ajaccio, et sa mère, née Benielli, s'apparentait aux Bonaparte. Aux premières études, à Marseille, à Paris, couronnées par une licence de lettres, succèdent, dès la vingtième année, les premiers voyages. Etudes et voyages alternent désormais harmonieusement dans sa vie, suivant un rythme régulier: celles-là préparant ceux-ci; ceux-ci expliquant et confirmant celles-là. L'Italie, l'Allemagne, la Belgique, la Suisse et l'Asie enrichiront, de leur variété luxuriante, les sources profondes de son immuable unité. Les nourritures de l'esprit, assurées ainsi par d'inépuisables provisions, celles du cœur, viendront peu à peu accroître de précieuses richesses natives: un réseau d'amitiés éprouvées fixe le voyageur à son port d'attache: chez ses compatriotes, les Casanova, il se lie avec Jérôme Carcopino, qui devait le précéder sous la Coupole, et avec Ernest Dupuy, l'universitaire-poète, qui l'introduira dans les lettres et lui réserve un appui persévérant; plus tard, il connaîtra Pierre Lebaudy, aujourd'hui disparu, et de qui il fut le compagnon dans d'inoubliables croisières au Brésil.

Parmi les images de ma mémoire, les recueils de vers d'Abel Bonnard éveillent une sorte de paradis terrestre où, tel le premier homme, le poète appelle par leurs noms ses animaux préférés (je me rappelle un vieux coq affronté qui « se dégrade au point d'aimer la nuit », un lapin dont il dit: « Le nez seul bouge en lui comme un trèfle agité », une dinde qui « a l'air d'avaler ses propres compliments »); ce sont encore des scènes rustiques avec le berger de Théocrite et le paysan de Jean de la Fontaine; des décors de petite ville avec le *Café du Commerce* et de placides bourgeois: de torrides et langoureux après-midi; les airs de pipeaux qui endorment les prairies et les forêts et les sonneries de clairon qui suscitent l'héroïsme et répètent que « c'est avant le combat qu'on doit être vainqueur ».

La Vie et l'Amour et le *Palais Palmacimini*, deux romans, viennent illustrer une belle parole de l'auteur, prononcée en 1909, lors d'une conférence sur Andromaque : « Ce qui complique le plus la vie, c'est d'avoir un grand cœur ». Vous devinez bien qu'il y a dans ces deux livres beaucoup de talent sans doute, de l'éclat aussi, de l'originalité par surcroît, mais la voie véritable de M. Bonnard nous semble être ailleurs. Son essai sur *l'Amitié*, si fin, si nuancé, parcouru de touches si sensibles; son *Saint François d'Assise*, en qui il excelle à montrer un enfant demeuré intact, un Adam nouveau que la nature semblait attendre pour la réconcilier avec l'homme déchu; ses récits de voyage : *En Chine*, *Océan et Brésil*, *Rome*, *Au Maroc*, où la poésie absorbe la science, la transforme en fleur tendrement évocatrice, où un style pareil à ces plumes vertes, bleues et or des oiseaux des îles nous entraîne au plus profond des atmosphères restituées : voilà, à notre avis, avec les poèmes du début, les plus beaux, les plus authentiques titres de gloire qui resteront unis au nom aimé du nouvel académicien.

Avec cette œuvre si attachante, M. Bonnard offre aussi bien, dans son extérieur et dans son âme essentielle, de multiples ressemblances. Ce grand voyageur, qui écrit lentement, n'est pas, comme tant de Parisiens, comme tant de contemporains, un homme pressé. L'appartement est lumineux et calme où il vous reçoit, avec une politesse du grand siècle (moins la solennité). Tout équilibrée et sereine qu'elle paraisse, la physionomie décèle de secrètes énergies. Sur le front large se rejettent, légèrement suspendus, les cheveux à peine grisonnants. Dans le regard vit un feu très doux et sur les lèvres, que rehausse une stricte moustache épaisse, le sourire à chaque instant renaissant traduit une bonté naturelle.

M. Bonnard parle, et crée par là même, pour qui l'écoute, un véritable enchantement. S'il sait qu'il parle bien c'est qu'on le lui a dit. Chez lui nul effort et nulle pose. Il ne semble jamais totalement se dépenser. Il ne donne que peu à peu mais généreusement ce qu'il a à donner, et sans vouloir le moins du monde priver son interlocuteur, il laisse l'impression, par une noble discrétion ou par une excessive pudeur, de retenir quelque chose pour soi... ou pour ses livres.

Il vous dira de son enfance quels ravissements lui procuraient ses séjours en Corse, l'hiver; sans doute cette vision primitive que nous gardons des premiers lieux que nous parcourûmes nous abuse-t-elle un peu, et Napoléon, revenant à Brienne — fait remarquer M. Bonnard — fut-il surpris de sa réelle petitesse après l'avoir vue énorme à travers ses souvenirs. Il vous dira sa juste fierté de connaître toutes les îles de la Méditerranée qu'il doit magnifier dans un livre prochain. Ecrire pour lui, vous confiera-t-il encore, est un exercice absolument naturel auquel il apporte un grand souci d'exactitude, une sincérité de diamant. Il ne faut pas chercher le public, insiste-t-il. Non qu'il le dédaigne, mais on n'est digne de goûter le succès que si on ne l'a pas expressément voulu. Et de répéter cette parole d'or : *Je chante pour moi et pour les Muses*.

Le livre, pour lui, ne représente qu'une étape dans une œuvre, et l'œuvre elle-même, l'œuvre véritable, c'est la lecture, la méditation, le voyage, ce sont les notes, tout ce qui constitue le développement intérieur.

Un certain après-midi, nous l'écoutions parler de ce *Napoléon* qu'il prépare et auquel il a depuis toujours songé. Ce qu'il se propose de faire, c'est un large portrait de son illustre compatriote. Cette œuvre marquera le plus grand effort possible entrepris pour le saisir exactement dans sa nature. Il ne s'agit pas pour le biographe de se prononcer pour ou contre, mais de définir Bonaparte en lui-même et par rapport à ce drame moderne, qu'il a prétendu résoudre, qu'il a essayé de résoudre et où il a, à tout le moins, apporté un élément d'une importance et d'un éclat extraordinaires.

— Ne tirerez-vous pas cependant une conclusion?

— Si, répond en souriant M. Bonnard, il y aura une conclusion; il y aura même plusieurs conclusions.

Une lumière d'or baignait le salon. Par l'une des baies ouvertes, à l'extrémité d'un océan de toits, perdu au loin dans une brume légère, je voyais se dresser dans le ciel le dôme glorieux des Invalides, image et modèle du prochain livre de M. Abel Bonnard.

LOUIS CHAIGNE.

Les idées et les faits

Chronique des idées

La voix de nos évêques (1)

Il n'est pas surprenant que placé « par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique » à la tête d'un diocèse où la question sociale se présente avec un caractère de particulière acuité, S. Exc. Mgr Rasneur, évêque de Tournai, consacre sa Lettre pastorale au péril du communisme couvant même chez nous sous la cendre, mais prêt à faire explosion dans cette région industrielle où depuis longtemps s'agitent les passions les plus inflammables. Devant ces menaces, l'Évêque se lève avec sa foi indomptable, avec son dévouement absolu et, s'appuyant sur les enseignements du Souverain Docteur de l'Église, adjure son peuple d'employer

(1) Voir la *Revue catholique* des 3 et 10 mars.

les moyens de conjurer le fléau. Espérons que cette voix épiscopale sera entendue, que l'appel de la vigie ne se perdra pas dans les airs, mais retentira au fond des consciences. Nous souffrons en Belgique d'un optimisme presque béat qui nous fige dans l'apathe, si bien que, pour ouvrir les yeux sur le gouffre qui se creuse sous nos pas, il faut que nous allions cogner contre le péril à l'heure de la catastrophe. Il serait fou de croire cependant que la Belgique ne soit pas comprise dans le plan satanique du communisme international. Ce serait pure naïveté d'imaginer que nous serons épargnés par les sans-Dieu, résolus de soulever les masses déshéritées des antiques croyances, contre l'Église, contre la Patrie dont l'Église est le plus solide rempart, contre l'ordre social, pour assoier sur leurs ruines, dans la boue et dans le sang, l'universelle domination de l'Esprit du mal.

Je le sais : ceux-là même qui ne se font pas d'illusions sur l'imminence de la catastrophe où sombrerait notre civilisation) en appellent à une Dictature et sont décidés à se jeter dans ses bras, voire

à ses pieds, pour sauver tout ce qui peut être sauvé... Un autre Mussolini jugulant l'anarchie, un autre Hercule terrassant l'hydre de Lerne hante leur pensée. Ils pourraient être pris de court, le tyran sauveur manquant à l'appel et prévenu par le tyran rouge.

L'évêque de Tournai, qui joint l'énergie à la clairvoyance, propose d'autres remèdes. La Révolution anarchique dont nous sommes menacés ne sera conjurée que par une réaction profonde, par une restauration foncière, radicale, à la fois religieuse et sociale. Le monde vacille sur ses bases vermoulues, il faut les raffermir pour qu'il retrouve l'équilibre et la stabilité.

Il ne faut donc pas se payer de mots, donner sa foi à une recette économique, à des mesures législatives, mais mettre la cognée à la racine de l'arbre. La première des réformes, la plus urgente, la plus nécessaire, celle-là sans laquelle toute autre réforme est frappée de stérilité, c'est la réforme religieuse. On a voulu bâtir la Cité sans Dieu, on l'a banni de tant de foyers, de tant d'écoles, de tant d'ateliers et d'usines, de tant de conseils et assemblées, de l'économique, de la politique, et on s'étonne que la Cité de partout lézardée menace ruine! « Rappelez Dieu, s'écrie l'Évêque, remettez-le à sa place, la première partout, reprenez votre Credo ancestral, raffermissez la vieille foi, reliez avec ce ciment les pierres disjointes de l'édifice, croyez et pratiquez, vous serez sauvés ».

Il va de soi, en effet, comme l'observe Monseigneur de Tournai, que l'on ne peut sans injustice retenir ce propos : « *Les catholiques ne valent pas mieux que les autres* », il importe que l'on puisse dire, à la vue des croyants, non seulement cultuels, mais vivant leur foi : « Décidément, les catholiques valent mieux que les autres ». Les plus éloquents prédicateurs de la vérité, ses plus habiles apologistes, ce sont les hommes de foi dont la haute dignité de vie, l'irréprochable pureté des mœurs condamne l'indiscipline actuelle, dont la générosité tranche sur l'égoïsme, la charité sur la cupidité ambiante.

Voilà les vrais rebâtisseurs de l'ordre social et les idéologues ne sont, auprès d'eux, que des charlatans,

* * *

La réforme sociale en vue de la restauration du monde actuel est inséparable de la rénovation religieuse. Elle consiste essentiellement à faire entrer la morale chrétienne dans la sphère économique et financière, à renverser la cloison étanche qui sépare du chrétien, de l'honnête homme le producteur, travailleur ou homme d'affaires. La grande aberration des économistes a été d'exonérer l'économique de l'éthique, de manière à mettre en opposition flagrante et irréductible les intérêts matériels et les intérêts spirituels. On a de moins en moins compris que l'activité économique, devait s'harmoniser avec la fin supérieure de l'homme qui est le service de Dieu. De Lui procèdent tous les biens, à Lui ils doivent faire retour par l'observation de sa loi, par l'hommage de la volonté. Jeter sans distinction l'anathème sur la richesse, sur le capital est une erreur : la richesse est l'instrument providentiel par lequel l'homme s'assujettit la nature que Dieu lui abandonne pour qu'il y fasse régner son Nom. Sans la richesse, sans l'accumulation des capitaux, l'exploitation du globe est impossible, la royauté dont Dieu nous a investis, impuissante. Par contre, faire de l'or un dieu, lui sacrifier les forces vitales de l'homme est une monstrueuse aberration.

L'évêque de Tournai se réfère naturellement aux encycliques sociales de Léon XIII, et spécialement à celles de Pie XI, *Quadragesimo Anno* et *Divina Caritate compulsi*. Avec son tact théologique, il en marque l'autorité, qui n'est pas couverte ici par l'infailibilité, mais, à raison de la suprême juridiction du Pontife romain

s'étendant à tout l'ordre moral, requiert le respectueux assentiment intérieur de tout fidèle.

Dégageant les grandes lignes de ces documents, il expose les principes de la doctrine sociale de l'Eglise, se bornant d'ailleurs à l'essentiel, abandonnant une analyse plus complète aux travaux des cercles d'études pour lesquels le R. P. Rutten, O. P., a écrit son précieux opuscule : *La Doctrine sociale de l'Eglise résumée dans les encycliques « Rerum Novarum » et « Quadragesimo Anno »*.

Le premier principe affirmé est le *droit de propriété*. Léon XIII l'avait hautement proclamé et énergiquement défendu contre le socialisme de toutes couleurs, au début de son encyclique. Il était opportun de le rappeler pour en rafraîchir la mémoire à tant de publicistes et de législateurs qui en ont perdu la pure notion. On s'est rué sur ce droit avec acharnement, on l'a démantelé sous prétexte de justice sociale, le fisc en a poussé le mépris jusqu'à la spoliation. Pie XI affirme donc à nouveau le *droit de propriété* comme droit naturel, essentiel à la nature humaine, droit absolu, exclusif, mais, cependant, non pas illimité, car la propriété entraîne des devoirs proportionnels à son étendue et aux besoins d'autrui, ce que le Pape appelle « les nécessités de la vie sociale ». Il doit rester entendu, néanmoins, que ces restrictions ne peuvent s'exercer qu'au nom de la charité, sinon le droit s'évanouirait devant les exigences indéfiniment extensibles du bien commun.

Le deuxième principe allégué est celui d'une répartition équitable des richesses entre la classe des possédants et la classe des prolétaires afin d'établir entre elles une certaine égalité. « La loi morale, écrit l'évêque de Tournai, exige une réaction profonde pour que désormais une suffisante abondance de biens se répande parmi les ouvriers, pour les mettre à l'abri des surprises du sort et leur permettre d'améliorer la condition de leurs enfants. » Il est temps d'agir, dit le Souverain Pontife, sinon on n'arrivera pas à défendre efficacement l'ordre public, la paix et la tranquillité de la société contre l'assaut des forces révolutionnaires.

Voulez-vous éviter le partage forcé? Pratiquez le partage volontaire. Prenez une prime d'assurance contre le brigandage par un abandon spontané. Le moyen pratique de mettre un terme aux inégalités trop choquantes, — encore bien que chez nous le morcellement de la propriété constitue un fait indubitablement établi, mais, évidemment, les capitaux disséminés s'accumulent dans les banques, — ce moyen consiste dans la rémunération non seulement juste mais équitable du travail.

* * *

L'éternelle question, la question cruciale du salaire, a été reprise et retouchée par Pie XI. Léon XIII avait enseigné que le juste salaire était le salaire capable de faire subsister l'ouvrier sobre et honnête et même sa famille d'après le commentaire autorisé, c'est-à-dire : le salaire *normal* des économistes, le *salaire vital*, comme on l'appelle aujourd'hui. L'encyclique *Quadragesimo Anno* le préconise comme *dû à tout adulte* : « Il faut s'employer de toutes ses forces à ce que les pères de famille reçoivent une rétribution assez ample pour satisfaire décentement aux charges communes du foyer. Que si ce résultat, dans les circonstances présentes, n'est pas toujours réalisable, la justice sociale demande d'introduire le plus rapidement possible les changements qui assureraient ce salaire *à tout ouvrier adulte* ». Au reste, ces changements ne sont pas indiqués.

Sera-t-il permis de dire ici respectueusement que la pratique du salaire familial ainsi entendu, versé même au jeune ouvrier adulte, avant toute charge correspondante, serait vite dépensé en fantaisies au lieu d'être réservé à l'épargne? Et quand viendraient les enfants, la rétribution précédente paraîtrait insuffisante

aux habitués d'un luxe relatif qui formuleraient des prétentions nouvelles avec, pour conséquence inéluctable, le renchérissement de la vie. C'est la raison pour laquelle beaucoup d'industriels ont accordé leur préférence au système qui, en outre de la rémunération personnelle du travailleur, ajuste des suppléments, des allocations proportionnées aux charges réelles du foyer. Le R. P. Fallon les a heureusement justifiées en y faisant voir la rétribution des services rendus par les familles à la société, ou encore en les considérant comme une indemnité pour les dépenses que provoque dans les foyers qu'elle peuple, la venue de la génération montante ou de la relève, comme s'exprime un autre sociologue de la même Compagnie, le R. P. du Passage.

Il va de soi que pareil salaire n'est exigible que dans la mesure où le permet l'état du marché, car *nemo dat quod non habet* et ce n'est pas en poussant une entreprise à sa ruine qu'on peut espérer le relèvement de l'ouvrier.

A cette théorie qui, peut-être, pourrait paraître à de sages esprits épuiser les exigences de la justice, l'Evêque, à la suite du Saint-Père, ajoute un dernier déterminant du salaire réclamé par « les exigences du bien commun » : « Il importe à l'intérêt commun que les travailleurs et employés puissent, une fois couvertes les dépenses indispensables, mettre en réserve une partie de leur salaire, afin de se constituer ainsi une modeste fortune. »

Beaucoup penseront que la possibilité de cette épargne constitutive d'une petite fortune dépend, en grande partie, de l'esprit d'épargne, de la science ménagère, de la participation aux économies, aux coopératives, d'une série de facteurs capables d'influencer la valorisation du salaire, et que, partant, il serait pratiquement malaisé d'établir de ce chef une majoration de son taux normal.

Quoi qu'il en soit, tous les cœurs battent de confiance et d'allégresse à la pensée de ces radieuses perspectives qu'ouvre l'évêque de Tournai : merveilleux seraient les résultats d'une action sociale poursuivie selon ces règles fondamentales. « Notre vœu le plus ardent est que nous puissions de plus en plus les constater, grâce au travail de tous les hommes de bonne volonté fraternellement unis, en dépit des divergences d'ordre secondaire. »

C'est par un éloquent éloge de la charité, pratiquée même sous la forme de l'aumône, que se termine cette Lettre de grande allure qui ne manquera pas d'entraîner les catholiques dignes de ce nom dans la voie de la rénovation religieuse et sociale.

J. SCHYRGENS.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- | | |
|--|------------|
| I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg | 17 belgas |
| II. — Pour le Congo belge | 22 belgas |
| III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique, Equateur, | 25 belgas |
| IV. — Pour tous les autres pays | 28 belgas. |

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnements accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Mannequins et Bustes en Cire Edgard Spaelant

STATUAIRE-CÉROPLASTE

RÉPARATION ENTRETIEN TRANSFORMATION

SALONS D'EXPOSITION

BUREAUX ET ATELIERS :

125, rue de Moorslede -- Bruxelles (II)

Téléphone : 26.11.69

1010

Banque de Placements Hypothécaires s. a.

LIÈGE, boul. de la Sauvenière, 93 Siège social : ANVERS BRUXELLES
rue d'Arenberg, 19 Avenue du Midi

OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET

BONS DE CAISSE 4 % NET

garantis exclusivement par des

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

en 1^{er} rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

1025

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme — Fondée en 1861 — Registre du Commerce d'Anvers n° 1161

CAPITAL : frs. 40.000.000

RÉSERVES : frs. 60.811.975,51

FONDS SOCIAL : frs 100.811.975,51

Siège Social : ANVERS

Siège de Bruxelles

35, rue des Tanneurs - 24 place de Meir

44, Boulevard du Régent, 44

Tél. No 308.30-308.31

Tél. No 12 44 97 - 12 84 64

SUCCURSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR

Obligations Foncières : Intérêt 5.50 %

Caisse d'Épargne Intérêts 3.60 % ; 5 % et 5.50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOGATION DE COFFRES-FORTS

672

Caisse Urbaine et Rurale

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital Frs. 10.000.000

ANVERS, 26, LONGUE RUE DE L'HOPITAL, 26

Téléphones 313,71 349,70 306,28

PRETS HYPOTHÉCAIRES de 1^{er} et de 2^d rang

OPÉRATIONS DE BOURSE

COMPTES COURANTS et de DÉPÔTS

Intérêts : 2 1/2 à 6 % suivant terme.

1026